HENRY-JEAN SERVAT
PRÉSENTE

UNE VIE DE LÉGENDE

ROMY SCHNEIDER

La femme passionnée

MONDADORI

BERNARD SOARES

ROMY **SCHNEIDER**

LA FEMME PASSIONNÉE

Cette édition a été spécialement conçue pour Mondadori France
Mondadori Magazines France
RCS Nanterre 452 791 262
48 rue Guynemer
92130 Issy les Moulineaux

Direction éditoriale : Sylvie Siguret (Mondadori)
Directeur de la fabrication : Bernard Pointin (Mondadori)
Chef de fabrication : Grégory Cervantes (Mondadori)
Réalisation : Atelier d'édition européen (ATE, Paris)

Imprimé par Mondadori Printing
Via Luigi e Pietro Pozzoni, 11
24034 Cisano Bergamasco (Bergamo)

Achevé d'imprimer en Italie en octobre 2010
ISBN 978-2-35590-247-5
Dépôt légal : octobre 2010

PRÉFACE

ROMY SCHNEIDER

…ou comment passer, en moins de trois décennies, de la féérie la plus rose bonbon à la tragédie la plus sombre vécue par un cœur en deuil. La vie et les œuvres de Romy illustrent l'itinéraire perdu et éperdu d'une âme de lumière voulant que sa joie demeure mais évoluant lentement mais surement vers la tristesse et le déchirement. La jeune et jolie Rosa Maria Albach dut à un simple hasard de devenir actrice comme sa mère à laquelle il fallait une fille à l'écran. Choisie, comme l'évidence qu'elle était, pour le rôle, elle démarra donc sa carrière en mettant ses pas dans ceux de Maman Magda, vedette reconnue du cinéma allemand. En son pays d'abord, en Europe ensuite, à travers le monde enfin, la petite Romy, œil rêveur et regard cristallin, accéda à une notoriété sans pareille en incarnant une figure de légende qui contribua grandement à la sanctifier et qu'elle contribua grandement à statufier. Aux yeux de la planète, elle fut à jamais, et c'est bien là que finit par résider le problème, Elisabeth princesse en Bavière changée en légendaire Sissi impératrice, traversant joies et peines diverses en faisant pleurer ses admirateurs. En un décor carte-postalier d'opérette autrichienne, au milieu de sommets enneigés, de forêts noires, de palais dorés et de bals amidonnés, elle campa, à l'orée des années cinquante, dans une Europe dévastée et détruite par la folie hitlérienne,

un personnage frais et enrubanné, doux et exquis ce qu'il fallait, qui aida à panser les plaies, encore ouvertes, de populations meurtries au-delà du dicible. Teint délicat, fines fossettes, chevelure miel avec lourdes cascades de boucles anglaises, robes à crinolines aux teintes pastel, Romy campa à la perfection ce pimpant personnage de porcelaine, qui empêchait Papili de tirer sur les daims dans les bois de sapins, adorait l'empereur d'Autriche en veste militaire à gros brandebourgs, arborait des tenues époustouflantes, faisait se tordre de rage le nez à piquer des gaufrettes de sa terrible belle-mère, bataillait pour la garde de sa petite fille et courait à travers la place Saint-Marc de Venise pour l'embrasser.

Au long de quantité de films fleur bleue, et les trois *Sissi* et aussi les autres comme *La Belle et l'empereur* et *Katia*, Romy, avec plus d'efficacité qu'une armada de politiciens, œuvra, en fait, pour restaurer la paix allemande avec les peuples proches et elle y gagna autant en maturité qu'en rayonnement. Son succès insensé s'explique par la volonté d'un cinéma national qui préféra plonger dans les splendeurs de son passé pour renouer avec une grandeur disparue qu'affronter un présent immédiat très imparfait. Comment Romy, devenue figure de proue d'une vraie réconciliation historique, vint fracasser ses rêves à Paris, après avoir traîné ses bonheurs et ses malheurs à Hollywood, Berlin et Saint-Tropez, c'est ce que nous apprend la lecture de la vie d'une actrice exigeante avec les autres et avec elle-même. Actrice magnifique, ancrant ses personnages et leurs drames au plus profond de son cœur, Romy, loin de la petite poupée pomponnée de ses débuts, ne put jamais échapper à la malédiction de Sissi qu'elle embrassa, quitta puis retrouva dans *Ludwig*, film sublime de Visconti qu'elle traverse en deuil de ses illusions. Vivant ses rôles et jouant sa vie, la grandiose Romy Schneider fait, aujourd'hui, figure passionnelle de femme frissonnante et frémissante, palpitante de mille émois et d'autant d'effrois.

Les premières images de Romy, star du cinéma européen. **Sissi impératrice** *(à g.), un rôle qui la lancera définitivement dans le métier, mais dont elle cherchera vite à sortir, même s'il lui restera pour toujours associé. Âgée de 16 ans à peine (ci-dessus), Romy sait déjà prendre la pose.*

UNE ENFANT DE LA BALLE

Le château de Goldenstein, près de Salzbourg, en Autriche, est une grosse bâtisse du XVIIIe siècle. Les jeunes filles de bonne famille de la région y sont pensionnaires sous la férule des sœurs augustines. Latin, histoire, mathématiques et bonnes manières, on y apprend tout ce qu'il faut, musique aussi, en option, et théâtre.

Dans une des nombreuses salles du château, quelques élèves s'évertuent à jouer la comédie et à balbutier leur texte le moins mal possible. Une très jolie jeune fille au visage carré, aux yeux bleu-vert et à la chevelure châtain clair sort du lot. C'est la petite Rose Marie Albach-Retty, dite Romy, descendante d'une illustre lignée de comédiens. Bon sang ne saurait mentir : Romy sait déjà se tenir sur une scène.

Ses copines, qui savent d'où elle vient, la harcèlent et lui demandent sans cesse des potins sur ce qu'on n'appelle pas encore le showbiz. Pour ne pas les décevoir, Romy invente des histoires, des déjeuners imaginaires avec Gary Cooper… Elle a une bonne raison pour cela : elle ignore tout du monde du cinéma. Chez elle, on prend soin de ne jamais parler «travail».

Née pour être actrice

Chez les Retty, on est acteur de génération en génération. Rosa, la grand-mère paternelle née en 1884, est elle-même issue d'une famille de gens du spectacle. Son père était comédien et metteur en scène, et sa mère chanteuse.

Les parents de Romy, « Magda » Schneider et Wolfgang Albach-Retty, un couple célèbre à l'écran comme à la ville, dans un film de 1934, Geschichten aus dem Wiener Wald.

En 1912, Rosa atteint l'apogée de sa carrière : elle est nommée actrice de la cour par l'empereur d'Autriche en personne, et on la compare à Sarah Bernhardt. Son fils Wolfgang Albach-Retty reprend bientôt le flambeau et figure parmi les pionniers du cinéma autrichien.

En compagnie de sa mère Magda, Romy exhibe en 1958 une belle tour Eiffel. À nous deux Paris…

Doué d'un physique avantageux, il enchante les spectatrices des salles obscures. Son chemin croise celui d'une jeune actrice allemande, Maria Magdalena Schneider – « Magda » – qui connaît début 1933 un immense succès en interprétant le rôle principal de *Liebelei,* d'après une nouvelle d'Arthur Schnitzler, sous la direction du grand Max Ophuls. La puissante compagnie cinématographique allemande UFA multiplie alors les films réunissant ces deux acteurs en vogue. Il s'agit de productions sentimentales aux titres sirupeux comme *Petite, je me réjouis que tu viennes* (1934). En 1937, le couple passe de la scène à la ville : Wolfgang Albach-Retty et Maria Magdalena Schneider se marient.

L'année suivante, en 1938, l'Allemagne hitlérienne annexe l'Autriche lors de l'Anschluss. À Munich, la Grande-Bretagne et la France abandonnent la Tchécoslovaquie aux appétits de l'ogre nazi. Le 23 septembre 1938, une ravissante petite fille naît au sein de la famille Albach-Retty, Rose-Marie, qui est vite surnommée Romy.

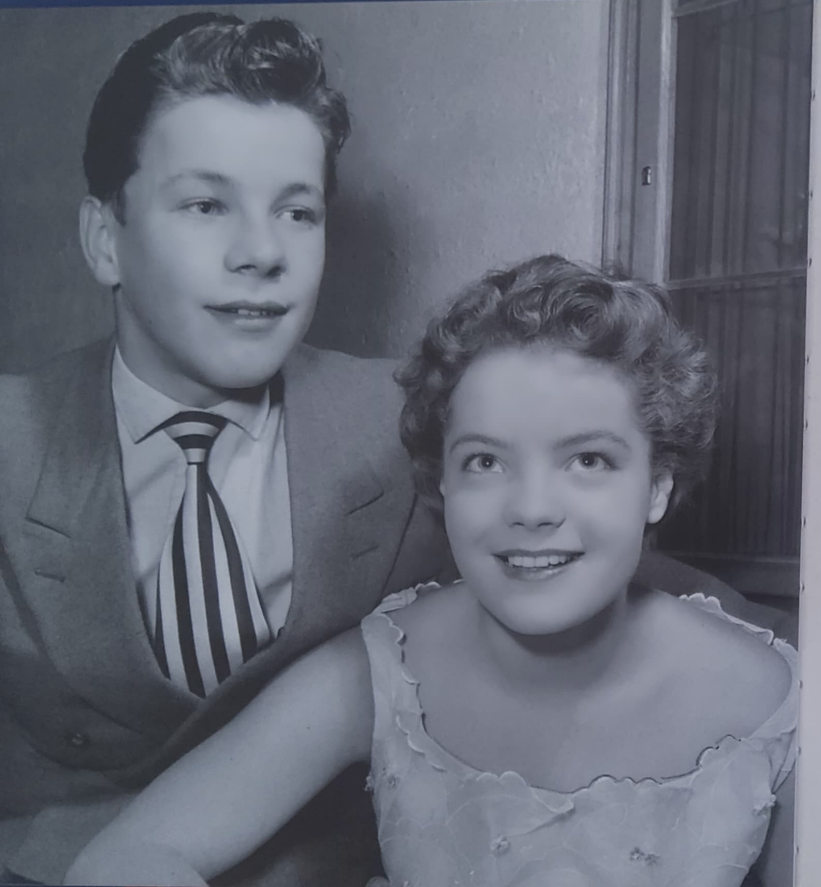
UN HÉRITAGE DIFFICILE

Toute petite, quand Romy voyait sa chère mamy partir jouer sur scène, elle disait souvent : « Ne pars pas ! Le vilain théâtre me prend souvent ma grand-mère ! ». Son père, lui-même comédien à succès, lui avait déjà dit : « Tu as une face de rat, mais tu es photogénique ! »

En 1936, Magda s'était fait construire un chalet à Schönau, dans l'Obersalzberg, au cœur des Alpes bavaroises. *Mariengrund* – « l'enclos de Maria » – est une imposante demeure de quatorze pièces, construite dans la plus pure tradition locale. Elle est située à côté d'un lac, le Königssee, et domine un paysage de montagnes et de villages qui se signalent par le clocher à bulbe de leur église. À quelques kilomètres de là, Adolf Hitler a fait édifier une résidence en nid d'aigle, le *Berghof*, où il recevra Magda dont il apprécie la notoriété. Un film d'archives montre la comédienne en compagnie du Führer, entourés de plusieurs petits enfants, parmi lesquels Romy. La future actrice ne gardera certainement aucun souvenir de cet épisode, mais elle n'oubliera pas la culpabilité collective que ressentiront, après la guerre, les Allemands et les Autrichiens de sa génération.

Malgré la naissance, en juin 1941, de Wolf-Dieter, dit « Wolfi », les relations entre les parents de Romy se tendent. La jeune Romy conservera pour toujours au fond de son cœur le souvenir des rares moments que son père passe encore à Mariengrund et des grandes balades qu'ils font alors ensemble dans les forêts avoisinantes – heureux instants de rires et de complicité. Après un dernier film au côté de Magda – dont le titre, *Deux Êtres heureux,* semble paradoxal au regard de leur situation sentimentale –, Wolfgang abandonne le domicile conjugal pour vivre avec une autre actrice en vue, la blonde Trude Marlen, qu'il épousera

Très jeune, déjà, Romy a ce regard si particulier.



en 1949. Quoi que pourra en déclarer plus tard Magda, Romy vit très mal la séparation de ses parents. C'est probablement là l'une des clefs permettant de comprendre le malaise profond qui la rongera toute sa vie, ainsi que le rapport complexe qu'elle entretiendra avec les hommes.

La guerre s'achève. Les troupes françaises et américaines investissent le *Berghof*. Pour Magda, les occasions de travailler se raréfient et la situation devient difficile. À Vienne, les grands théâtres sont fermés et les compagnies de cinéma ont cessé toute activité. En outre, Magda, qui a beaucoup tourné sous le IIIe Reich, est associée au régime nazi. Elle a joué dans de nombreux films emblématiques de la période, des bluettes, certes, mais dont l'objectif était précisément de détourner l'esprit des Allemands de la réalité quotidienne. Elle s'était également liée d'amitié avec Martin Bormann, le bras droit de Hitler.

C'était un voisin de Berchtesgaden, le lieu de villégiature favori des dirigeants nazis.

L'ex-diva des écrans allemands connaît donc quelques années de vaches maigres qui la verront courir les cachets et les spectacles de troisième zone. Romy est envoyée en pension. En 1949, elle entre chez les sœurs augustines,

À gauche, Romy en compagnie de l'acteur George Götz avec qui elle a tourné son premier film,* Lilas blancs. *Ci-contre, Hitler à Obersalzberg en 1937. C'était un voisin et… un ami de la famille.

près de Salzbourg. Après le divorce de ses parents et le remariage de son père, la séparation d'avec sa mère constitue pour l'enfant une nouvelle épreuve, d'autant que les visites de Magda sont rares. L'oncle et la tante de Salzbourg emmènent parfois Romy au cinéma, ce que celle-ci apprécie particulièrement. Au pensionnat Goldenstein, Romy ne brille guère par ses succès scolaires. La seule discipline où elle excelle est le théâtre.

Outre ses activités théâtrales, la jeune fille mène une autre occupation libératrice, plus personnelle celle-là : elle tient un journal intime, sur un beau cahier rouge et or, qu'elle a surnommé *Peggy*. Ce sera pour elle plus qu'un exutoire, une vraie discipline, qu'elle conservera toute sa vie. L'adolescente écrit ainsi : « Oh, j'ai bien envie de me sauver cette nuit. Ce serait chouette, une gentille petite aventure de jeune fille. J'en serais capable, et même personne ne s'en apercevrait ! Alors, j'irais à Paris ou à Mexico, où je jouerais un cow-boy dans un théâtre ! ».

Une passion : le cinéma

Les années passent, au cours desquelles Romy se transforme en une ravissante jeune femme. Un de ses grands plaisirs est d'entraîner ses copines du pensionnat au cinéma de Salzbourg, le Mirabelle. Parfois, on se moque d'elle et de son allure de star. Alors Romy se confie à *Peggy* : « En principe, c'est flatteur d'être taxée de star de cinéma. Mais il faut voir le ton sur lequel elles l'ont dit. Je leur montrerai, à ces dindes ! ». Déjà se dessine la future Romy : souriante, bonne camarade, mais dure aussi, comme de l'acier, et la tête près du bonnet…

Nous sommes en 1953. Le temps de la pension s'achève. Pour fêter l'événement, toute la famille est réunie au chalet *Mariengrund* – sauf Wolfgang, bien sûr, qui est absent comme il le restera pratiquement jusqu'à la fin de sa vie. Romy a le plaisir de revoir son jeune frère Wolfi, qui a bien grandi, et le déplaisir de croiser celui qu'on annonce comme

Très jeune, Romy Schneider affiche déjà une présence hors du commun.

son futur beau-père, Hans-Herbert Blatzheim, un restaurateur de Cologne qu'elle n'aimera jamais. Malgré la joie des retrouvailles, l'ambiance est tendue. Magda doit partir. On lui propose un rôle dans un film à Munich, *Lilas blancs*. Elle ne peut manquer une telle occasion. Mais c'est un choc pour Romy de voir sa mère la quitter aussi vite après leurs retrouvailles. C'est le métier d'artiste qui veut cela. À l'évidence, pas plus sa mère que son père n'ont jamais vraiment cherché à atténuer la douleur de leurs absences à répétition…

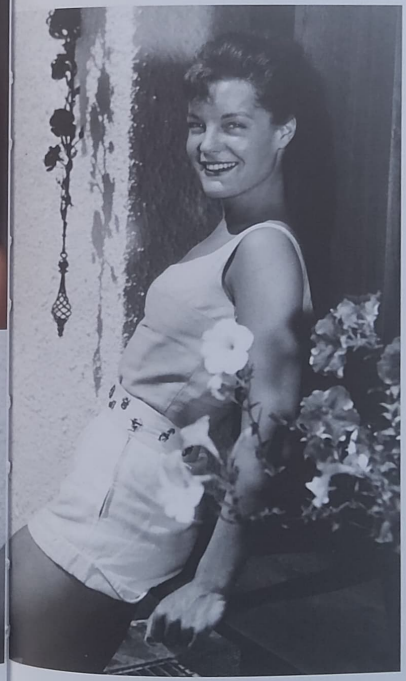
Cette fois, pourtant, Magda fait un geste en direction de sa fille. Elle appelle Romy depuis Munich pour lui demander de faire sa valise immédiatement : il y a peut-être un rôle pour elle dans *Lilas blancs*.

Une star va naître

Le 6 septembre, Romy apprend qu'elle est retenue. Le film est une production à l'eau de rose qui relate les amours d'une ingénue et d'un artiste pauvre. Qu'importe, c'est un succès, Romy s'impose et de nouvelles propositions

La jolie jeune fille sortie de son chalet alpestre et de son internat religieux se transforme peu à peu en cette femme exceptionnellement belle dont on gardera le souvenir.

affluent. Suivant l'avis de sa mère, elle tourne dans *Feu d'artifice*, dont la vedette est Lilli Palmer. Cette dernière est une actrice confirmée qui a été obligée de fuir l'Allemagne nazie en raison de ses origines juives. Elle a tourné en Grande-Bretagne et aux États-Unis, et s'est mariée avec l'acteur anglais Rex Harrison. Lilli Palmer dispense à la débutante de précieux conseils.



Elle lui raconte ce qu'a pu représenter le nazisme pour les juifs, pour une actrice juive en particulier, à mille lieues de l'atmosphère des bluettes que Magda a tournées sans état d'âme durant cette sombre période. *Feu d'artifice* est un nouveau succès. Romy, qui n'a pas 16 ans, est à présent lancée. Elle pressent toutefois que ce fabuleux métier n'est pas une sinécure. Elle écrit ainsi dans son journal : « Actrice ! Il faut s'y donner de tout son cœur. Et, à un autre moment, il ne faut pas. On est assis ou debout, on crie, on pleure. Il faut se laisser aller, vivre la situation si on veut bien la rendre. En même temps, il faut garder ses distances, ne pas perdre la tête. » Puis elle ajoute, faisant preuve d'une grande lucidité : « C'est comme un poison qu'on avale, auquel on s'habitue et qu'on maudit en même temps. »

En 1954 et 1955, elle joue dans *Les Jeunes Années d'une reine*, *Mon premier amour* et *Mam'zelle Cri-Cri* au côté de sa mère, Magda. Sentant sa propre carrière derrière elle, celle-ci s'investit totalement dans celle de sa fille. Si elle a négligé Romy en tant que mère, c'est en professionnelle qu'elle prend

En 1956, à 18 ans tout juste, Romy a déjà huit films à son actif, dont deux Sissi.

désormais en main les affaires de sa fille, nouvel espoir du cinéma allemand. Romy se soumet aux directions maternelles. Elle n'exige qu'une chose, essentielle à ses yeux, lors de son premier film : que son nom au générique soit énoncé sous la forme double « Romy Schneider-Albach ». Elle veut ainsi marquer sa filiation avec son père, absent et adoré. Magda se plie pour cette seule fois au désir de sa fille. Dès son deuxième film, on ne parlera plus que de Romy Schneider.

Magda connaît de longue date Ernst Marischka, un des papes du spectacle populaire en Autriche, tour à tour scénariste, auteur de livrets d'opérettes et metteur en scène. Marischka incarne à lui tout seul un certain esprit de Vienne. Avec cette débutante si jolie, issue d'une famille si illustre dans le spectacle, il sent qu'il y a quelque chose à tenter : cela prendra la forme des trois films sur l'impératrice Sissi. Elisabeth de Wittelsbach, la future Sissi, est née en 1837. Fille du duc Maximilien en Bavière, elle fut élevée d'une façon libérale, passant le plus de temps possible à la campagne, loin

Romy en 1956, l'année de son premier Sissi, *sous la direction d'Ernst Marischka.*

des conventions corsetées de la cour de Munich. C'est une jeune personne intelligente, d'esprit peu conventionnel et imprégnée de la mélancolie atavique des Wittelsbach – dont Louis II de Bavière restera comme la suprême incarnation.

Sissi épouse en 1854 l'empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph. Elle mourra assassinée par un anarchiste, en 1898, à Genève.

Sissi demeure une personnalité très présente dans le panthéon autrichien, notamment au moment où le pays, traumatisé par l'infamie de son rattachement à l'Allemagne nazie, cherche à oublier cette période en se réfugiant dans un passé mythique, celui de la grandeur et de l'insouciance supposées du temps des Habsbourg.

En 1955, Romy est donc choisie pour le rôle-titre de Sissi. La voilà investie d'une immense responsabilité. Les moyens mis en œuvre – costumes, décors, lieux de tournage – sont à la hauteur des ambitions proclamées. On s'est inspiré des tableaux de l'époque, on a choisi les endroits les plus beaux : le château de Schönbrunn, à Vienne, celui de Tuschl, sur le lac de Fulchsee. Pour incarner le jeune François-Joseph, Marischka a engagé le séduisant Karl-Heinz Böhm. Le courant passe très vite entre lui et Romy. Comme celle-ci, Karl-Heinz est le fils

Romy et sa mère Magda Schneider dans **Sissi impératrice.**

d'une célébrité : son père n'est autre que le chef d'orchestre Karl Böhm, grand connaisseur de Mozart et de Richard Strauss, qui dirige l'orchestre de l'Opéra national de Vienne. La rumeur leur prête une idylle, même si le jeune homme a

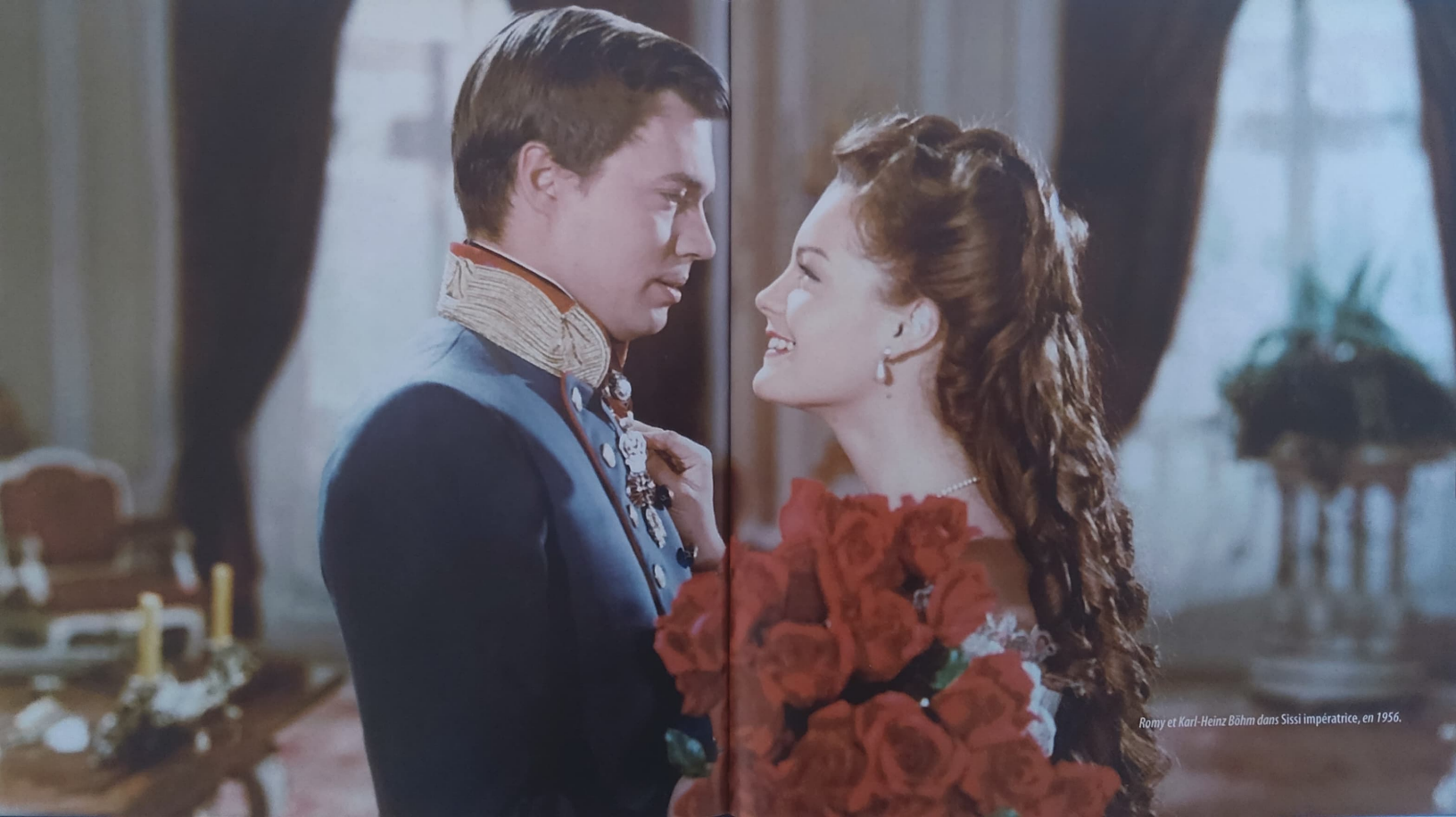
dix ans de plus qu'elle, ce qui suffit aux yeux de Romy pour faire de lui un « oncle », comme elle appelle alors tous les hommes plus âgés qu'elle. Magda, bien sûr, incarne la mère de Sissi. Romy fait tout ce qu'on lui demande, et bien davantage.

L'Europe s'enflamme pour Sissi

Le film attirera des dizaines de millions de spectateurs à travers le Vieux Continent – plus de 6,5 millions en France – et sera par la suite une des œuvres les plus rediffusées à la télévision. Romy, qui n'a pas encore 18 ans, devient du jour au lendemain une vedette internationale. Il lui faut affronter l'adulation du public, les interviews, les séances de photos, les bals mondains, mais surtout la peur de ne pas être à la hauteur du projet suivant, la crainte, aussi, de se fondre complètement dans ces personnages qui l'absorbent tant. « Peut-être suis-je en fait une bulle de savon qui éclatera un jour dans un grand bruit ? », confie-t-elle à *Peggy*.

Pour le reste, elle se plie aux conseils de son implacable mère et du second mari de celle-ci depuis 1953, Hans-Herbert Blatzheim. Celui qu'elle appelle « Daddy » se charge de négocier les contrats que Magda décroche pour elle. Le couple a compris tout le profit qu'il y a à tirer du prodige Romy. Et l'on enchaîne en 1956 sur la suite, *Sissi impératrice*, avec la même équipe : Marischka, Karl-Heinz Böhm et les Schneider, mère et fille.

Romy et Magda au Festival de Cannes 1959, l'année où elle tourne dans **Katia**, *de Robert Siodmak.*



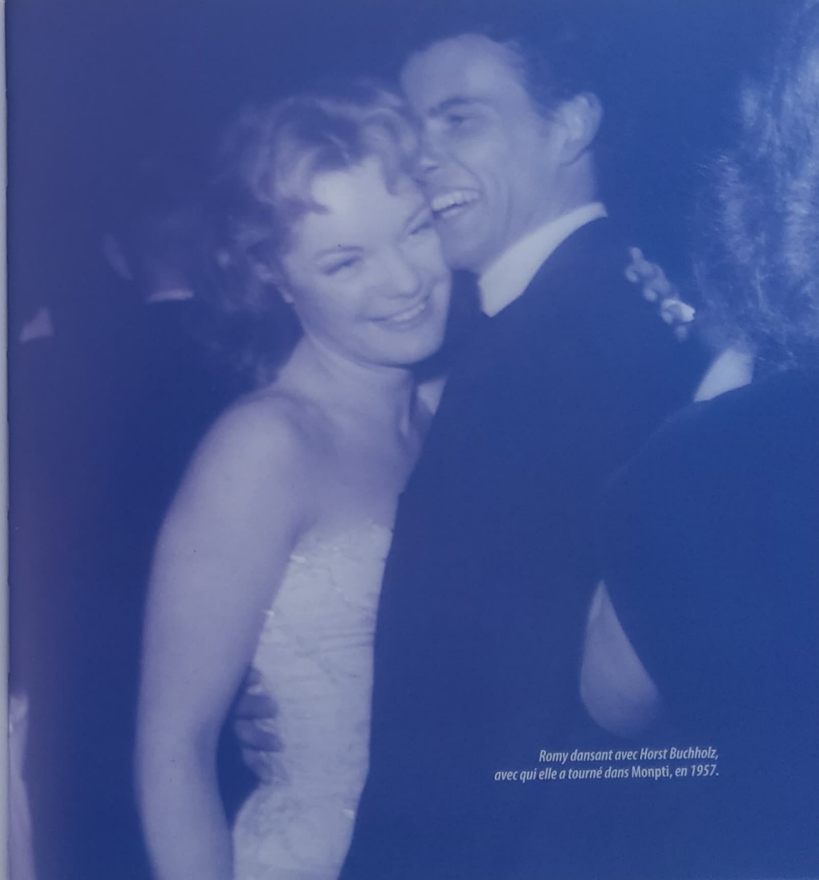
Romy et Karl-Heinz Böhm dans Sissi impératrice, *en 1956.*

Romy prend conscience du piège dans lequel elle risque de tomber : celui d'être condamnée à incarner pour toujours un personnage stéréotypé évoluant dans un passé révolu. Mais ni « Daddy », ni Magda, ni Marischka ne veulent abandonner un tel filon. Il y aura donc un troisième film, *Sissi face à son destin*, en 1957. Afin que Romy ne se lasse pas, on lui trouve quelques petits films à tourner entre-temps, *Kitty*, *Un petit coin de paradis* ou encore *Monpti*, une comédie dramatique qui offre à Romy le double avantage d'être tourné à Paris, pour les extérieurs, et d'avoir pour vedette masculine Horst Buchholz. Horst a tout pour plaire à la jeune ingénue : il est beau – il est surnommé le « James Dean allemand » –, c'est un artiste complet – acteur, chanteur, danseur – et il vient d'un milieu modeste – il a une réputation sulfureuse de séducteur et de dur. Romy ne dédaigne pas ce séduisant cocktail… Magda et son rapace de mari le sentent aussitôt et font tout ce qu'ils peuvent pour éloigner leur trésor vivant de ce « voyou ». Un véritable amour semble cependant s'être déjà noué entre les deux jeunes gens. Puis celle-ci retourne effectuer le tournage du troisième et dernier *Sissi*. Elle a bien pensé un moment abandonner, mais l'intervention pressante du ministère de l'Éducation, qui met en avant la capacité du film à « valoriser l'âme autrichienne », lui fait renoncer à sa rébellion.

Sortir enfin du monde de Sissi

1958 est une année charnière dans la vie de Romy. Elle a bientôt 20 ans, le bel âge, et elle s'apprête à sortir progressivement du cocon sucré, mais oppressant, que tissent autour d'elle le « modèle Sissi » et la « loi de Magda ».

En janvier, Romy s'envole avec sa mère pour New York. Généralement peu perméable aux films européens, l'Amérique a tout de même entendu parler du succès colossal de la série des *Sissi*. Une version condensée et doublée des trois épisodes destinée au marché anglophone – *Forever My Love* – sortira d'ailleurs au début des années 1960.



Romy dansant avec Horst Buchholz, avec qui elle a tourné dans Monpti, *en 1957.*

Romy dans le film Jeunes filles en uniforme, *en 1958. Une atmosphère qu'elle avait bien connue au collège de Goldenstein, près de Salzbourg.*

L'accueil du Nouveau Monde est cordial mais discret. Romy n'est pas encore une Brigitte Bardot, dont la venue aux États-Unis souleva l'intérêt du public et déclencha l'hystérie. À Hollywood, on lui fait passer un bout d'essai pour un film produit par Disney. Mais le succès escompté n'est pas au rendez-vous. Le rêve américain n'est pas pour Romy. Son vrai terrain d'action, c'est l'Autriche, l'Allemagne et bientôt la France.

De retour en Europe, elle entame le tournage d'un film allemand, au thème plus ambitieux que les bluettes qu'elle a tournées jusqu'alors. Dirigé par Geza Radvanyi, *Jeunes Filles en uniforme* traite du thème aride de la discipline et des pulsions homosexuelles dans un pensionnat de jeunes filles. Cela rappelle-t-il à Romy l'ambiance qu'elle a connue chez les sœurs augustines de l'institution Goldenstein ? Elle est en tout cas heureuse de retrouver, dans le second rôle principal, son amie Lilli Palmer qu'une scène, très osée pour l'époque, lui fait embrasser sur la bouche.

À nous deux Paris !

Après *Jeunes Filles en uniforme*, Romy enchaîne avec *Christine*, un film français, cette fois. L'idée était née trois ans plus tôt, quand Magda avait eu l'idée de promouvoir un remake de son grand succès d'avant-guerre, *Liebelei*, avec cette fois sa fille en vedette. Elle en avait parlé à Max Ophuls, réalisateur du film initial, mais celui-ci avait refusé. Le succès de *Sissi* relance le projet dont la réalisation échoit au Français Pierre Gaspard-Huit. Celui-ci a déjà à son actif plusieurs films, dont *Paris Canaille*, avec Daniel Gélin et Dany Robin, et *Les Lavandières du Portugal*, avec Jean-Claude Pascal. De l'honnête « qualité française », le genre que déteste la Nouvelle Vague naissante. Le tournage de *Christine* doit avoir lieu à Paris et à Vienne. La distribution réunit des acteurs français confirmés comme Micheline Presle, Sophie Grimaldi et Fernand Ledoux, et des jeunes talents prometteurs tels Jean-Claude Brialy et un certain Alain Delon. Un nouveau chapitre de la vie de Romy est sur le point de s'ouvrir.

Cette belle naïade n'imagine pas qu'un jour elle tournera dans un film intitulé… La Piscine. *Ci-dessus, Romy et Alain, à Cannes en 1962. Ils sont officiellement fiancés depuis trois ans. Leur amour défraie la chronique. Romy réalise enfin son rêve.*

LES FIANCÉS DE L'EUROPE

Quand, le 10 avril 1958, Romy arrive à Paris pour tourner le remake français de *Liebelei*, elle ne se doute pas que sa vie va prendre un tournant radical.

Son humeur est plutôt morose. Appréhende-t-elle ce tournage, elle qui ne connaît que quelques mots de français ?

Se demande-t-elle si elle n'est pas dans une impasse, condamnée à jouer encore et encore des mièvreries aussi sucrées que les pâtisseries de Vienne ? C'est possible. Et puis cette façon de toujours rester dans les pantoufles de sa mère, d'aller jusqu'à reprendre ses rôles, n'est-ce pas le contraire d'une vraie carrière d'artiste, c'est-à-dire la réalisation de soi-même à travers des œuvres qui vous correspondent vraiment ? Romy s'est déjà posé mille fois la question. Certes, jouer en France pourrait représenter une chance, une occasion de sortir de la routine. Mais le metteur en scène Pierre Gaspard-Huit est loin d'avoir le talent de Max Ophuls.

Alors qu'elle débarque à Orly, elle aperçoit un grand garçon brun, bien bâti, qui semble l'attendre, un gros bouquet de roses rouges à la main. C'est Alain Delon, qui ne fait qu'observer la tradition : le jeune premier accueille toujours la jeune première avec les fleurs de rigueur.

« En bas de l'escalier roulant, racontera-t-elle plus tard, se tenait un jeune homme trop beau, trop jeune, trop bien coiffé, habillé comme un gentleman, cravate et costume trop à la mode. » Cette première rencontre ne ressemble en rien à un coup de foudre. Avant le début du tournage, Romy part se reposer quelques jours à Ibiza. Alain lui envoie un petit mot, plutôt conventionnel. Elle répond sur le même ton, tout en se posant des questions.

Qui est ce Delon ?

Les premiers jours du tournage sont éprouvants pour les deux jeunes premiers qui n'arrêtent pas de se chamailler. Romy est agacée par la prétention d'Alain. Qu'est-il, en effet, par rapport à elle, la star de *Sissi*, que toute l'Europe adule ? Il n'a que deux films à son actif, sous la conduite des frères Allégret, et encore, pour des rôles secondaires. De son côté, Alain, le fils du peuple, l'ancien d'Indochine, le fêtard invétéré, est exaspéré par le côté bourgeois et

10 avril 1958. Alain Delon vient accueillir Romy à Orly. C'est leur première rencontre, mais ce n'est pas encore le coup de foudre. Ils vont tourner ensemble* Christine, *un remake de* Liebelei, *le film dans lequel Magda s'était révélée en 1931.

Scènes du film Christine, *sous la direction de Pierre Gaspard-Huit. Alain Delon et Jean-Claude Brialy entourent la jeune première.*

« fille de famille » de sa partenaire, qui semble déjà si bien se faire à son statut de star. Jean-Claude Brialy, leur partenaire dans le film, qui parle allemand, a-t-il tenté d'arranger les choses ? Car, de son côté, Delon ne pratique même pas l'anglais. Lorsqu'on lui demandera, plus tard, s'il a favorisé le rapprochement de Romy et d'Alain, Brialy répondra : « L'amour n'a besoin d'aucun mot ! Ils conversaient dans une sorte de baragouinage et n'avaient pas besoin de moi pour régler quoi que ce soit entre eux. » Peu à peu, Romy se laisse séduire par le côté sauvage de Delon. En quelques semaines, elle a fait de gros progrès en français, c'est un signe qui ne trompe pas ! Le tournage parisien s'achève. Avant de gagner Vienne pour y tourner la seconde partie du film, l'équipe fait un crochet par Bruxelles afin d'assister à un « bal du cinéma » qui y est organisé. Magda, qui retrouve sa fille à la gare du Midi à Bruxelles, constate aussitôt la transformation de Romy. Ses yeux qui brillent, son sourire épanoui parlent pour elle. Magda n'est pas contente. Ce Français n'a rien pour lui plaire. Elle lui trouve un genre voyou de séducteur latin qui la révulse. Au côté de son play-boy plébéien, Romy risque de se laisser aller à toutes les tentations, et d'abord à celle d'abandonner le plan de carrière bien établi qui était jusque-là le sien. Blatzheim, le beau-père, pense plus prosaïquement à l'argent. C'est la source de dizaines, voire de centaines de milliers de bons marks qui risque de se tarir si Romy sort du chemin tracé pour suivre cet aventurier ! Et que vont penser les spectateurs allemands ? Sissi enlevée par un vaurien français : l'image de Romy ne s'en remettra pas !

Pour tenter de sauver les apparences, Magda et Blatzheim imposent au jeune couple une cérémonie officielle de fiançailles. La mascarade se tient le 22 mars 1959 sur le lac de Lugano devant un parterre de journalistes. Delon joue le jeu, mais une fois la foule dispersée, il dit à son « beau-père » ce qu'il pense de lui, dans le langage très cru qu'il affectionne.

Les prévisions de Magda s'avèrent exactes. La presse germanique et autrichienne maudit celle qu'elle avait adorée, critiquant sévèrement le film *Christine* et vilipendant la « trahison » de Romy. En France, alors que les institutions européennes commencent à se mettre en place et que le général de Gaulle, revenu depuis peu aux affaires, prône la réconciliation franco-allemande, on regarde ce jeune couple avec davantage de sympathie, allant jusqu'à parler des « fiancés de l'Europe ».

Romy en costume de star au Festival de Cannes 1959. Éblouissante…

Romy et Alain dans une rue de Milan en février 1960. Un couple très années 1960…

La bohème chic

Romy et Alain s'installent dans un appartement prêté par l'agent d'Alain, un logement vétuste, mais situé quai Malaquais, le long de la Seine, en face du Louvre. Romy adore cette bohème chic, cadre idéal de sa passion parisienne. Delon est tout pour elle. Lui l'appelle sa *Pupelle* – sa « petite poupée », en allemand. Les deux amants partagent l'expérience des enfants du divorce, une circonstance encore peu fréquente à cette époque où les séparations se vivent le plus souvent dans la douleur. Romy n'oublie pas sa chambre solitaire dans le chalet déserté par ses parents,

UNE RELATION EXPLOSIVE

« J'étais le ravisseur de l'enfant chéri, le coq gaulois présomptueux qui s'empare de sa proie », dira Alain Delon. « Il a donné à mon existence une direction nouvelle. Il n'a jamais voulu "pour moi", mais il m'a fait comprendre, il m'a aidé à vouloir », reconnaître Romy. « Leur relation était très excessive. Tous deux se plaisaient dans une bataille quotidienne », commentera pour sa part Jean-Claude Brialy.

Stupéfiante de beauté, Romy joue dans le Combat dans l'Île, *un film du débutant Alain Cavalier. Elle y côtoie un acteur qui comptera dans sa vie, Jean-Louis Trintignant.*

Alain se souvient de son parcours entre pensions et familles d'accueil. Romy, elle au moins, a bénéficié du soutien moral de sa grand-mère maternelle, Maria, et de l'appui professionnel de sa mère, tandis qu'Alain a connu une totale carence affective.

Avec Alain, Romy sort aussi du cadre conformiste qui a jusqu'alors été le sien, toujours encadrée par sa mère et son beau-père. Vivre avec Delon à Paris, c'est oublier *Sissi* et les vieux metteurs en scène viennois – et les souvenirs mal digérés de l'époque nazie. Après les berlines avec chauffeurs, c'est le temps des MG décapotables, des boîtes de jazz et des cafés enfumés de Saint-Germain-des-Prés. C'est l'espoir aussi de rencontrer des réalisateurs plus aventureux que ceux qu'elle a connu jusqu'alors. En 1959, elle tourne *La Belle et l'Empereur* d'Axel von Ambesser, avec Jean-Claude Pascal, et *Katia* de Robert Siodmak, avec Curd Jürgens, qui restent des avatars de *Sissi*.

La situation devient difficile pour Romy. À Paris, elle est déjà considérée comme une *has been*, une star des grosses productions familiales allemandes de la décennie précédente, aux antipodes de la modernité de la *Nouvelle Vague* française ou du nouveau cinéma italien des Fellini, Antonioni ou Visconti. Afin de ne pas démériter aux yeux de son amant et par désir de donner des preuves de son vrai talent, Romy cherche à participer à des films ambitieux. En vain. Le critique de cinéma François Chalais décrira ainsi l'impasse dans laquelle se trouve la comédienne : « C'était comme si Shirley Temple ou la compagne de Tarzan avaient voulu se recycler dans *Phèdre*… » Heureusement, Romy est tenace. Elle participe pour le compte de la télévision allemande à un téléfilm tiré de *Lysistrata*, d'Aristophane, le poète comique grec, le « Molière de l'Antiquité ».

Romy rentre à Paris où Delon, enthousiaste, ne lui parle plus que de Visconti. Après avoir tourné *Plein Soleil*, de René Clément, il vient d'être choisi par le réalisateur italien pour jouer dans *Rocco et ses frères*. Le succès d'Alain souligne d'autant plus cruellement l'impasse dans laquelle se trouve Romy.

Romy pendant le tournage, en 1960, du film pour la télévision allemande, Lysistrata, *d'après une pièce d'Aristophane, le dramaturge de l'Antiquité grecque.*

Celle-ci finit tout de même par rencontrer le maître italien qu'elle impressionne fortement. Ce descendant de l'une des plus grandes familles de la Péninsule lui donne du « Romina » et lui propose de jouer avec Alain Delon dans la pièce de John Ford, un poète anglais du début du XVIIe siècle, *Dommage qu'elle soit une putain*, qu'il dirigera lui-même à Paris.

Le pari de « Lucas »

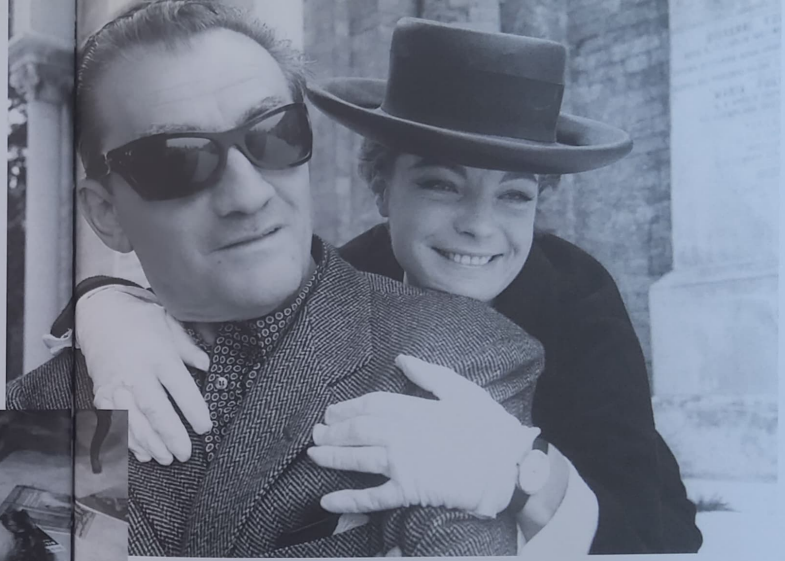
L'intrigue se déroule à Parme, à l'époque de la Renaissance. La pièce décrit la passion incestueuse qui unit, au sein d'une famille aristocratique, un frère, Giovanni, à sa sœur, Annabella. Visconti réalise un joli coup en immergeant le couple le plus glamour du moment dans les affres des amours interdites. Pour Romy, c'est l'occasion de prendre définitivement congé des *Sissi* et autres guimauves. Elle hésite toutefois, avouant à « Luca » – le surnom qu'elle donne à Visconti – qu'elle n'est jamais montée sur les planches, le prévenant que son français est encore hésitant… Mais c'est elle que veut le Maestro.

Quand Magda apprend la nouvelle, elle écume de rage. « Je ne te permettrai jamais cela », proclame-t-elle. En pure perte. Sa fille ira jusqu'au bout, même si elle est envahie par l'angoisse de ne pas être à la hauteur de tous ses aïeux, et d'abord de sa grand-mère, Rosa Retty.

Il y a de quoi s'inquiéter. Visconti voit grand. Il a réservé le Théâtre de Paris, dirigé par la grande comédienne d'origine roumaine Elvire Popesco. Le budget de production se monte à 60 millions de l'époque, dont 15 viennent de la poche d'Alain Delon. Pas moins de cinquante-huit acteurs, acrobates, jongleurs et danseurs ont été embauchés. Romy prend des cours de phonétique pour améliorer sa prononciation française et travaille déjà le texte de la pièce.

Les répétitions débutent en janvier 1961. Romy se rend vite compte de l'exigence qui caractérise Visconti.

Romy dans* Boccace 70, *de Luchino Visconti. Un simple sketch qui comptera beaucoup dans la vie de l'actrice.



Romy et Luchino Visconti en 1972. Plus de dix ans après leur première rencontre, elle demeure toujours aussi admirative du grand maître italien.

Quand il s'agit du travail, celui-ci ne fait pas de cadeau. Aucun retard n'est toléré, pas plus que le moindre caprice de star. Elles sont loin, les conditions confortables du tournage des *Sissi*. Et Romy a du mal. Elle qui ne connaît que les plateaux de cinéma ne sait pas occuper l'espace de la scène où elle ne se repère pas. Malgré les cours intensifs, elle balbutie encore son français. L'angoisse la gagne. De plus, Visconti lui fait croire qu'il a engagé une remplaçante, « au cas où ». La nuit, Romy fait des cauchemars : elle se voit la risée du milieu après son renvoi, elle imagine son retour honteux au pays, le sourire triomphant de Magda et, pire encore, le regard désolé de Rosa. Un jour, alors qu'elle se sent particulièrement fatiguée, Romy refuse de chanter la chanson en italien prévue dans la pièce et demande de reporter l'épreuve au lendemain. Implacable, Visconti exige qu'elle s'exécute tout de suite, menaçant de la renvoyer « chez ta mère en Autriche ! » Puis, peu à peu, les choses se mettent en place. Romy entre dans son rôle.

Elle sait maintenant que la fameuse remplaçante prête à tout moment à prendre sa place n'a jamais existé…

Est-ce un effet du trac ou de l'angoisse accumulée ? Quelques jours avant la première, Romy est victime d'une péritonite aiguë. On frôle la catastrophe, mais elle est sur pied pour la première, le 29 mars, le ventre bandé. La faune des grands jours est là : Ingrid Bergman, Curd Jürgens, Jean Cocteau, Jean Marais, Arletty, Shirley MacLaine, Michèle Morgan et Édith Piaf, notamment. Magda Schneider, elle, est venue comme on va à l'abattoir.

C'est un triomphe. Il y a plus de quarante-cinq minutes de rappel ! Le lendemain, la critique, mitigée au sujet de la mise en scène, est unanime pour applaudir Romy. Le public suit. La salle est pleine tous les soirs et le spectacle s'avère le plus rentable de l'année. Quinze ans plus tard, visionnant un film amateur de la pièce, Romy rira franchement de sa performance, comme celle d'Alain Delon : « Mon Dieu, que nous étions mauvais ! »

Une tenue très « Saint-Tropez » pour Romy.

Luchino Visconti connut la petite humiliation de voir sa mise en scène rejetée par la critique, et le spectacle sauvé par la débutante – au théâtre – à qui il avait donné sa chance. Loin de lui en tenir rigueur, « Luca », auquel revient le mérite d'avoir fait confiance à Romy, lui propose de tourner avec lui un film à sketches, *Boccace 70*, les trois autres épisodes étant réalisés par Federico Fellini, Vittorio De Sica et Mario Monicelli. Le sketch de Visconti, qui a pour titre *Il Lavoro* – « Le Travail » –, a été inspiré par la nouvelle de Guy de Maupassant *Au bord du lit*. L'action est transposée dans la haute société milanaise : Pupe, la femme du comte Ottavio, apprend que son mari fréquente des prostituées. Elle exige alors d'être payée – très cher – pour accomplir son devoir conjugal. Comme à son habitude, Visconti ne lésine pas sur les moyens. Pour les costumes, il fait appel à Coco Chanel. Romy reconnaîtra plus tard qu'elle est « devenue Parisienne » grâce à la « grande demoiselle ». C'est le non moins grand Alexandre qui se charge de sa coiffure. Le tournage se déroule pendant l'été 1961, alors que le Théâtre de Paris fait relâche. Romy, qui ose un jour contester la direction d'acteur du maître, s'entend répondre : « Vous ferez exactement comme j'ai dit. » Ce tournage s'avérera l'un des moments cruciaux de sa carrière. Pour la première fois, elle est satisfaite de son travail. Lors du repas de fin de tournage, Luchino lui offre une magnifique bague en bois incrustée de pierres précieuses, qui lui vient de sa propre mère.

Romy en tailleur Chanel dans* Boccace 70. *À cette occasion, elle fera la connaissance de la grande styliste dont elle dira qu'elle a « fait de moi une Parisienne ».

De retour à Paris, Romy reprend avec Alain la pièce de John Ford. Son bonheur semble alors sans mélange : elle est amoureuse et elle exerce enfin son métier de la façon dont elle l'entend. Lorsque les représentations de *Dommage qu'elle soit une putain* prennent fin, Alain part en Italie pour jouer dans *L'Éclipse* de Michelangelo Antonioni, au côté de Monica Vitti. Romy, de son côté, tourne dans le premier film d'Alain Cavalier, *Le Combat dans l'île*. Ce film politique sort encore un peu plus Romy des guimauves d'antan et son partenaire masculin, Jean-Louis Trintignant, est un acteur prometteur. C'est le premier film pour lequel elle n'est plus doublée en français.

***Romy incarnant Pupe, la jeune aristocrate de* Boccace 70.**

Romy souffre d'être séparée d'Alain. Ses fréquents week-ends à Rome ne suffisent pas à son bonheur. Riche de l'expérience de ses parents, elle sait bien que la vie des couples d'artistes est à ce prix. C'est pourquoi, de son côté, elle accepte sans hésiter la proposition de Sacha Pitoëff de partir en tournée avec sa compagnie pour jouer le rôle de Nina dans la pièce d'Anton Tchekhov *La Mouette*. Jouer une telle pièce, à l'invitation d'un géant du théâtre comme Sacha Pitoëff, c'est encore un pas de plus, pour Romy, vers ce à quoi elle aspire : le grand art. Pour cela, elle accepte la vie de tournée, la discipline de troupe. Elle consent aussi à être de nouveau éloignée d'Alain, ce qui est le plus dur pour elle.

Inquiétudes…

Malgré tous ses efforts, Romy peine à décoller dans le cinéma français. Dans le même temps, Alain Delon multiplie les tournages de films de prestige sous la direction d'Henri Verneuil, de Christian-Jaque ou de René Clément. Il atteint un sommet avec *Le Guépard*,

***Romy et Jean Gabin à la cérémonie des Césars de 1976. Elle avait fait sa connaissance treize ans plus tôt quand Alain tournait avec lui* Mélodie en sous-sol.**

de Visconti, aux côtés de Burt Lancaster et de Claudia Cardinale. Tourné en 1962, le film est primé à Cannes le printemps suivant. La même année, il affronte le monstre sacré du cinéma français, Jean Gabin, dans *Mélodie en sous-sol* de Verneuil. Pour fêter ses 27 ans, Delon organise pendant le tournage un grand dîner d'anniversaire.

Romy, bien sûr, est venue. Gabin, qui est aussi invité, cherche désespérément un costume de soirée : « Si Romy est là, je ne vais pas y aller sapé comme un loquedu ! »

Cependant, Romy est de nouveau inquiète pour sa carrière comme pour son amour. Certes, elle a tourné en 1962 dans une production de prestige, *Le Procès*, d'après l'œuvre de Kafka, sous la direction de l'immense Orson Welles, et aux côtés de grands acteurs comme Anthony Perkins, Jeanne Moreau et Elsa Martinelli. Elle tient remarquablement son rôle, mais le film ne trouve pas son public. Comment, dans ces conditions, ne pas être sensible aux offres qui lui arrivent d'Hollywood ? Officiellement, elle traverse l'Atlantique pour faire la promotion de *Boccace 70*. Elle en profite pour étudier les propositions que lui font les majors américaines.

Romy et Anthony Perkins dans* le Procès *d'Orson Welles (1962), d'après le roman de Franz Kafka.

Vers la rupture

Une fois de plus, Alain, que des projets retiennent en Europe, n'est pas du voyage. « Daddy » Baltzheim, le beau-père de Romy, croit tenir sa revanche. De sa propre initiative, il publie un communiqué annonçant la rupture des fiançailles entre Alain et Romy. Furieuse, cette dernière réplique : « M. Blatzheim, le second mari de ma mère, n'avait absolument aucun droit et encore moins de raison de faire la déclaration transmise hier. Je démens formellement les propos tenus par cet homme. S'il est exact que je sois seule en ce moment, c'est pour préparer mes deux prochains rôles, qui sont très difficiles, et mon départ pour New York. Ce genre de séparation n'est malheureusement dans la vie des acteurs que trop normal et trop connu pour qu'il soit utile d'en parler. Je témoigne ici que ce qu'annonce M. Blatzheim n'est pas vrai. La vérité la voici : M. Blatzheim serait trop heureux que son annonce soit fondée. S'il y a séparation, et cela pour de bon, c'est entre M. Blatzheim et moi. »

Cependant, la peine est réelle dans le cœur de Romy. Il y a plus qu'une fêlure entre Alain et elle. Leurs relations ont toujours été passionnelles et violentes, mais cette fois c'en est trop. Ils n'arrêtent pas de se déchirer, au point qu'un jour Delon lui dit : « Si on ne s'engueule pas pendant trois mois, je t'épouse. » Romy a aussi des preuves de l'infidélité d'Alain. Elle sait que le besoin de plaire est chez lui irrépressible. Quand on a tant manqué d'amour dans son enfance, on le recherche ensuite à tout moment et dans tous les regards.

C'est donc le cœur gros que Romy s'envole pour l'Amérique. L'accueil est somptueux. La Columbia offre à Romy un contrat de trois ans que celle-ci signe. Sa première expérience américaine quatre ans plus tôt, avait été pourtant décevante. Pourquoi change-t-elle donc d'avis ? Le désir de s'imposer dans le cœur du cinéma mondial ? C'est possible. En finir avec ses espoirs trop souvent déçus avec le cinéma français ? Peut-être. Ou la conviction que son histoire avec Delon s'achève et que, pour le supporter,

Romy et Claudia Cardinale lors de la Nuit du Cinéma, le 18 décembre 1964.

il vaut mieux qu'elle soit loin de Paris. Cela paraît vraisemblable. L'accueil de la presse américaine est des plus tièdes.

Romy ne se laisse pas impressionner et se jette dans le travail. Elle tourne sous la direction de Carl Foreman *Les Vainqueurs*, un film à sketches sur la Seconde Guerre mondiale. Son travail est apprécié et on lui propose dans la foulée de tourner un autre film réalisé par le grand Otto Preminger – qui est d'origine autrichienne.
Le scénario du *Cardinal* raconte l'histoire d'un jeune prélat qui tente de s'opposer à la persécution des juifs à Vienne, après l'Anschluss. Romy y interprète une jeune Autrichienne, jadis amoureuse du prélat, et qui le retrouve en pleine tourmente.
Le propre père de Romy, Wolf Albach-Retty, joue un petit rôle dans le film. C'est là un cadeau de Preminger, qui l'avait connu autrefois à Vienne, tout comme sa mère, la grande Rosa Retty. *Le Cardinal* permet à Romy d'être nominée pour le Golden Globe de la meilleure actrice 1964 et

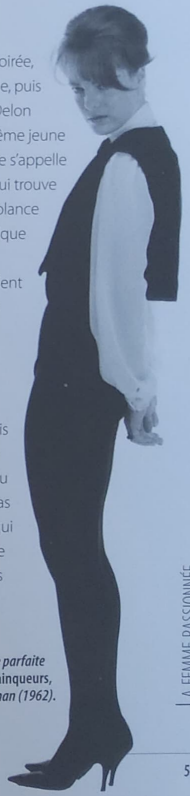
Romy et Alain en 1961 : l'image d'un couple emblématique, jeune et profondément amoureux.

de recevoir la Victoire du cinéma français pour la meilleure actrice étrangère.

Si la carrière internationale de Romy est bien partie, ses amours ne suivent pas. Alain est bien venu une fois à Los Angeles pour rendre visite à sa «fiancée», mais il a bien vite été rappelé sur des tournages en Italie, en Espagne, en France – et dans d'autres bras. Romy espère qu'il ne s'agit que de passades et que leur amour peut être sauvé. Un jour, elle tombe dans la presse sur une photo montrant Alain sur un plateau de tournage avec une jolie fille sur les genoux. Au téléphone, il lui assure en riant que ce n'était qu'un jeu pour les journalistes.

De retour à Hollywood, elle reprend le travail pour jouer au côté de Jack Lemon, dans une comédie, *Prête-moi ton mari*. Si Romy s'en sort honorablement, elle laisse tout de même sur le plateau le souvenir d'une femme mélancolique et capricieuse, qu'on appelle «*Miss Worry*» – «Mademoiselle Tracas». À sa décharge, on dira qu'elle traverse une période difficile, celle de la fin de son amour, de l'éclatement de son rêve.

À Paris, dans la même soirée, au New Jimmy's de Régine, puis au Club de l'Étoile, Alain Delon tombe deux fois sur la même jeune femme aux yeux clairs. Elle s'appelle Nathalie Barthélemy. On lui trouve tout de suite une ressemblance physique avec Alain. Quelque temps plus tard, Georges Beaume, l'agent d'Alain, vient rendre visite à Romy dans sa maison d'Hollywood. On demande Georges au téléphone. C'est Alain qui appelle de Paris. Ils discutent un moment, puis Georges raccroche. Romy demande : «Il n'a pas voulu me parler ?» «Non, il n'a pas voulu», répond Georges qui lui remet une longue lettre d'Alain. Fin de l'histoire des «fiancés de l'Europe».



La silhouette parfaite de Romy dans* Les Vainqueurs, *de Carl Foreman (1962).

12 août 1968. Dix ans après leur première rencontre à Orly, Alain vient chercher Romy à l'aéroport de Nice pour le tournage de La Piscine, *sous la direction de Jacques Deray. Le couple mythique continue… sous une autre forme.*

LES COMBATS D'UNE FEMME

Depuis sa rupture avec Alain Delon, Romy, de retour en France, erre dans Paris où chaque rue lui rappelle l'homme qui l'a quittée. À partir de cette année 1964, Romy incarne à la ville un personnage qui ne la quittera plus guère à l'écran et qui fera d'elle cette actrice inoubliable, ce personnage souffrant, blessé par ses passions malheureuses. Elle s'est installée avenue Hoche, pas très loin de là où elle habitait avec celui qu'elle aimait.

Romy se sent « brisée, perdue, anéantie ». Elle boit et prend des tranquillisants, le cocktail infernal qui a poussé tant de stars à leur perte. Elle sort aussi, pour entretenir l'illusion qu'elle continue à vivre. On la voit au bras de plusieurs hommes et la presse allemande, qui ne lui a toujours pas pardonné d'avoir quitté le pays, la poursuit de nouveau de sa vindicte.

Dans cette débâcle, Romy croit saisir une bouée de sauvetage. À Saint-Jean-Cap-Ferrat, où son vieil ami Curd Jürgens l'accueille, elle rencontre le réalisateur Henri-Georges Clouzot, qu'elle avait déjà croisé sur le yacht du producteur américain Sam Spiegel. C'est un maître, qui compte à son actif plusieurs films cultes comme *Le Corbeau*, *Quai des orfèvres*, *Le Salaire de la peur*, *Les Diaboliques* ou *La Vérité*, avec des acteurs comme Pierre Fresnay, Louis Jouvet, Yves Montand, Paul Meurisse, Simone Signoret ou Brigitte Bardot. Il a débuté sa carrière avant-guerre en supervisant les versions françaises des opérettes allemandes, alors très en vogue.

À ce titre, il a côtoyé plusieurs fois la mère de Romy, Magda Schneider. C'est un homme dur et exigeant, un de ces réalisateurs auxquels Romy aime se confronter, tels Luchino Visconti, Orson Welles et, plus tard, Andrzej Zulawski. Clouzot a obtenu une promesse de financement de la Columbia pour réaliser un projet qui lui tient à cœur, un film sur la jalousie obsessionnelle d'un homme pour sa femme plus jeune. Clouzot, qui souhaite montrer à l'écran les visions paranoïaques du mari, a travaillé sur des procédés photographiques inédits et sur des effets de musique inspirés par les compositeurs contemporains Pierre Boulez et Karlheinz Stockhausen. Pour incarner les deux rôles principaux, Clouzot a pensé à Serge Reggiani et à Romy Schneider dont la prestation dans *La Mouette* l'a impressionné. Le film doit s'appeler *L'Enfer* – un titre prémonitoire.

Entre Dany Carrel, Serge Reggiani et Henri-Georges Clouzot, Romy, le 20 juin 1964, pendant le tournage de* L'Enfer, *ce film maudit qui restera inachevé.

L'épreuve de l'enfer…

Le tournage débute en juillet 1964, dans le Cantal. Sur le plateau, toutefois, tout va mal. Serge Reggiani, qui passe par une phase personnelle difficile, ne tient pas le choc, puis Clouzot est lui-même victime d'un accident cardiaque. *L'Enfer* ne verra jamais le jour. Des rushes du film subsistent, montrant une Romy à la beauté sublimée par les procédés photographiques et un maquillage sophistiqué.

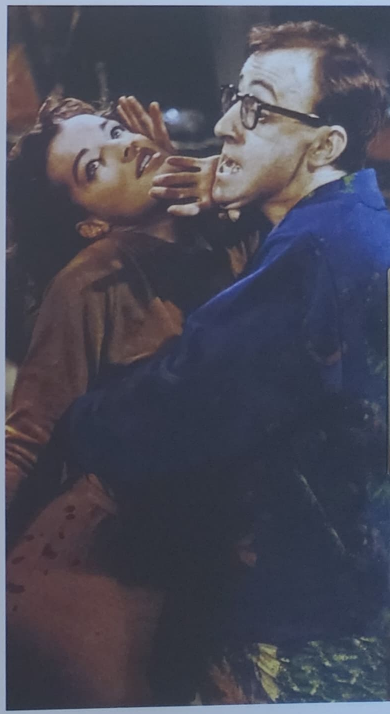
Elle aussi a vécu l'enfer. Elle s'est immergée dans un sujet – la jalousie – particulièrement douloureux pour elle dans les circonstances qu'elle traverse. Elle a été contrainte de supporter l'atmosphère tyrannique que Clouzot fait régner sur ses plateaux. Le 13 août 1964, elle apprend le mariage d'Alain avec Nathalie, ce qui provoque chez elle une peine profonde. Une autre déception l'attend. Luchino Visconti, qui lui avait promis le rôle-titre dans son prochain film – « le plus beau rôle confié à une femme depuis celui de Scarlett O'Hara » –, l'informe qu'il doit y renoncer, faute de financements.

Ce devait être une adaptation de *La Comtesse Tarnowska*, un roman de l'écrivain d'origine autrichienne Hans Habe, qui relate la vie d'une aventurière russe ayant poussé à la ruine ou au suicide nombre de ses amants avant d'être accusée d'avoir fait assassiner l'un d'entre eux pour son argent. Avait-il pensé que cette histoire pourrait représenter un antidote à sa peine ? Incarner une femme indépendante et froide à l'égard des hommes aurait consisté pour elle à se muer en son exact contraire. Romy continue d'affronter des désillusions : le 30 septembre, Alain et Nathalie annoncent la naissance de leur fils, Anthony. Une preuve suprême d'amour qu'Alain lui aura toujours refusé.

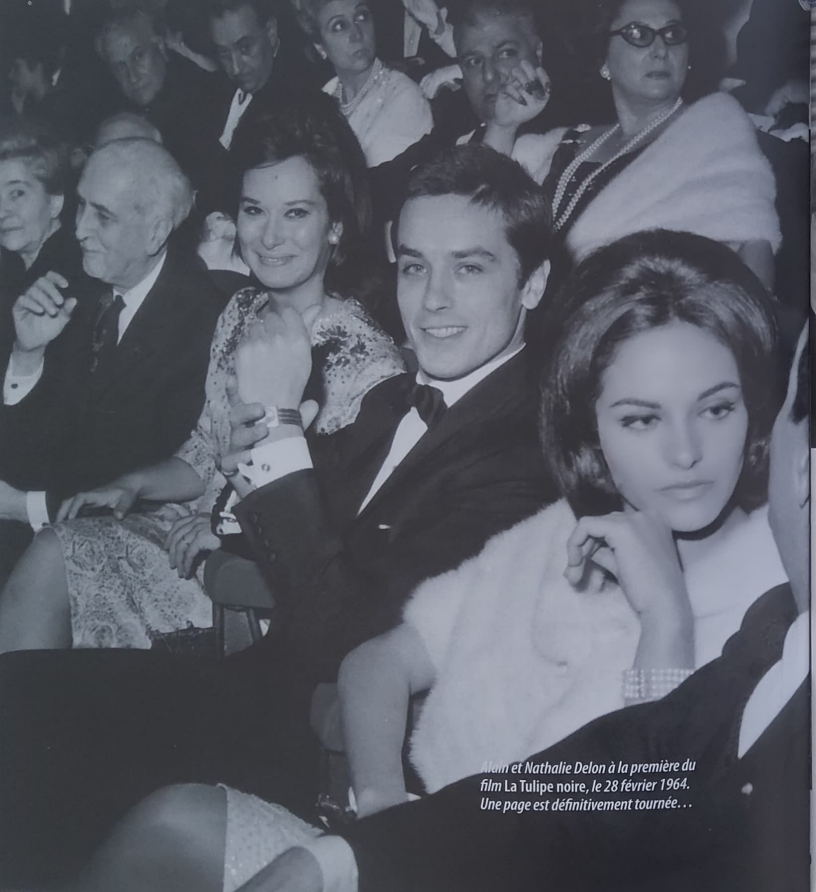
À l'automne, le tournage de *What's New Pussycat ?*, une grosse production internationale dirigée par Clive Donner sur un scénario de Woody Allen, la distrait un peu. Elle y figure parmi une pléiade de vedettes dont Peter Sellers, Peter O'Toole, Ursula Andress et Capucine. C'est une comédie loufoque tournée près de Paris

et à Londres. Le film connaît un grand succès, mais cela ne suffit pas à sortir Romy de sa mélancolie. Elle sait que ce genre de comédie n'est pas pour elle.

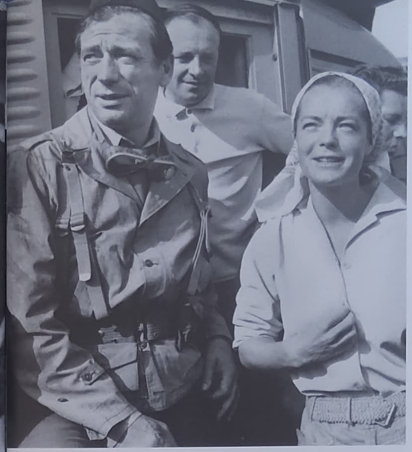
Romy pense-t-elle alors que la boucle est bouclée ? Elle décide de rentrer au pays, en Allemagne. Elle s'est rapprochée de sa mère, Magda, et a même accepté de se réconcilier avec son beau-père. Elle va jusqu'à assister, le 1er avril 1965, à l'inauguration d'un nouveau restaurant de celui-ci, l'Europa-Center de Berlin. À cette occasion, elle fait la connaissance d'un homme qui l'attire aussitôt, Harry Meyen. Il est plus âgé qu'elle – 41 ans –, porte beau et jouit alors d'une solide réputation de metteur en scène de théâtre et d'acteur – en 1966, il incarnera le lieutenant von Arnim dans *Paris brûle-t-il ?*, de René Clément. C'est un intellectuel confirmé. Il dirige le Komödie Theater de Berlin, où il donne du lustre au répertoire « boulevard » de l'établissement.



Romy face à Woody Allen, dans* What's New Pussycat ?, *de Clive Donner, en 1964. Elle y figure aux côtés, notamment, de Peter Sellers, Peter O'Toole, Ursula Andress et Capucine.



Alain et Nathalie Delon à la première du film La Tulipe noire, *le 28 février 1964. Une page est définitivement tournée…*



Sur le tournage, en 1966, de Paris brûle-t-il ?, *de René Cément, Romy est photographiée au côté d'Yves Montand.*

Avec Romy, il pense tout de suite à monter *Mademoiselle Julie*, la célèbre pièce d'August Strindberg. Romy croit revivre avec Harry l'idylle vécue par Marilyn Monroe avec Arthur Miller, le grand dramaturge américain : un homme plus âgé qu'elle, très cultivé, lié au théâtre et d'origine juive. En plus, Harry est marié à l'actrice Anneliese Römer. Dès que l'affaire s'ébruite, la presse allemande se déchaîne contre Romy. D'autant qu'on ne lui avait pardonné ni sa «trahison française» ni ses déclarations méprisantes pour le cinéma allemand de l'époque. Lors du tournage du *Cardinal*, elle avait répondu à un journaliste qui lui demandait si Otto Preminger était capable de tourner un succès comme *Sissi* : « C'est comme si vous demandiez à Monsieur Maruschka qui a réalisé les trois *Sissi* de faire *Carmen Jones* ! » – la célèbre adaptation de l'opéra de Bizet, tournée en 1954 par Preminger avec des artistes noirs, dont Harry Belafonte. Revenue dans son pays, elle n'en continue pas moins à fustiger le public local en assénant : « Je ne suis plus ce que le public allemand attend de moi, une ravissante jeune fille, naïve et pure. » La traîtresse qui abandonne son pays pour se commettre avec un play-boy gaulois est désormais une voleuse de mari qui insulte ses compatriotes. Qu'importe. Elle paye l'avocat qui règle le divorce de Harry et elle épouse celui-ci, en toute discrétion, le 15 juillet 1966, à Saint-Tropez.
Cette même année, elle tourne au côté de Montand dans *Paris brûle-t-il?*

Romy Schneider, Peter Finch et Melina Mercouri dans* Dix Heures trente du soir en été, *de Jules Dassin.

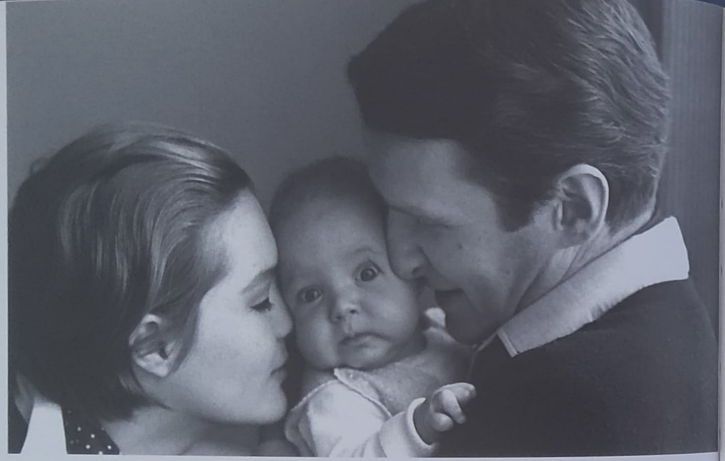
Le 3 décembre, à la clinique Rudolf-Virchow de Berlin, elle donne naissance à un garçon, David Christopher Haubenstock – le vrai nom de Meyen.

On peut se demander ce qui a poussé Romy vers Harry. Certes, ce dernier est un bel homme, intelligent, charmeur et doué d'un humour qui fait mouche. Mais peut-être n'est-ce pas là l'essentiel. Alors ? Alors, c'est Romy elle-même qui suggère la réponse en déclarant : « Meyen m'est tellement supérieur qu'il me procure un sentiment de sécurité jusqu'ici inconnu. » Il y a toujours eu chez elle ce désir d'être dominée par l'homme qui partage sa vie. Romy a beau être une femme indépendante, qui appuiera certains combats du féminisme des années 1970, elle veut un partenaire sans concession, voire, au moins dans ses fantasmes, un maître sévère. Un substitut de Wolfgang Albach-Retty, ce père adoré, homme à femmes et toujours absent ?

Vivre caché

Pendant trois ans, la carrière de Romy se ralentit. En 1965, on signale sa participation, au côté de Melina Mercouri, à l'adaptation par Jules Dassin du roman de Marguerite Duras, *Dix Heures trente du soir en été*. Un beau roman, un film moyen. On notera cette thématique de l'alcool et de l'adultère qui correspondra de plus en plus au personnage de Romy.

L'année suivante, Romy joue dans *La Voleuse* de Jean Chapot. Elle y fait la connaissance de Michel Piccoli, qui deviendra l'un de ses principaux partenaires de cinéma et un de ses plus proches amis. On la voit aussi dans *Triple Cross*, une production internationale dirigée par un spécialiste des films d'action, Terence Young. C'est un film d'aventures qui se déroule durant la Seconde Guerre mondiale, avec une pointe d'humour à la James Bond – dont Young a réalisé les deux premières productions –, et qui présente l'avantage de réunir de grands acteurs comme Trevor Howard, Christopher Plummer, Yul Brynner et… Harry Meyen. Elle est approchée à la même époque par un jeune réalisateur français, Claude Lelouch, qui a déjà onze films à son actif. Lors du passage de l'actrice à Deauville, Lelouch l'invite à déjeuner chez sa mère qui y possède une maison. Romy ne se montre guère coopérative. « À peine installée, raconte le réalisateur, Romy me lance : "On ne vous aime guère dans *Les Cahiers du cinéma* !" Je peux difficilement prétendre le contraire. » La célèbre revue avait écrit à son sujet : « Claude Lelouch : rappelez-vous ce nom, vous n'en entendrez jamais plus parler. » Lelouch ajoute : « Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, Romy me tire une salve de critiques dévastatrices à mon égard, lues dans la revue en question. À croire qu'elle les avait apprises par cœur en vue de ce déjeuner. » Lelouch voulait lui proposer le rôle que jouera finalement



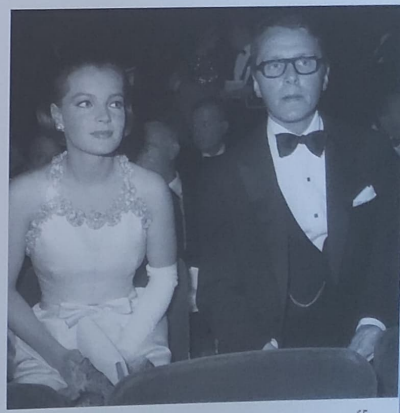
Anouk Aimée dans *Un homme et une femme*, Palme d'or à Cannes en 1966, qui obtiendra aussi deux Oscars et deux Golden Globes, dont celui de la meilleure actrice.

L'épisode est révélateur de quelques aspects du caractère de Romy : une certaine brutalité dans ses rapports sociaux et une révérence marquée pour le monde intellectuel, dont *Les Cahiers du cinéma*, surtout en ce milieu des années 1960, est un phare incontesté. Disons que la sauce n'a pas pris entre Lelouch et l'actrice.

Le 17 décembre 1966, Romy, son mari Harry Meyen et leur petit garçon, David, né cinq mois plus tôt.

Pourtant, cette dernière se montrera en plusieurs occasions ouverte à des cinéastes débutants ou des quasi-débutant, comme Alain Cavalier, Jean Chapot, Francis Girod et, en 1965, son compatriote, le très élégant et très cérébral Hans-Jürgen Syberberg. Celui-ci avait réalisé pour la télévision allemande un beau documentaire intitulé *Romy, anatomie d'un visage*. Toutefois, l'actrice et, surtout, son mari exigeront des coupes si importantes que, finalement, Syberberg retirera sa signature du film.

L'anecdote signale l'emprise croissante d'Harry Meyen sur son épouse. Romy est rentrée dans sa coquille et elle aime ça. Elle vit à Berlin, dans le quartier cossu de Grünewald, avec un homme qu'elle admire et qui plaît à sa mère. Alain Delon l'avait bien dit, Romy resterait toujours très marquée par son milieu d'origine. Elle qui, dès l'âge de 15 ans, a connu les lumières de la gloire, ne jure plus que par la vie tranquille, la routine et l'anonymat. Grandes promenades à vélo puis soirées au coin du feu. Oublier le passé et se fondre dans un présent perpétuel. C'est d'ailleurs ce que veut Harry qui déclarera à la presse : « Je n'aurais jamais pu m'accommoder d'une épouse indépendante. » L'actrice prend grand soin de le proclamer : elle est bien moins intelligente, bien moins cultivée que son mari. Et puis, il y a David, son enfant chéri, qui constitue le centre de son existence. Bref, Romy pense avoir trouvé la formule du bonheur paisible. Harry, lui, n'y est pas parvenu. Sa carrière va de mal en pis, ses spectacles sont des fours. Le grand projet qu'il avait promis à Romy au début de leurs amours – monter avec elle *Mademoiselle Julie* – est remis aux calendes grecques. Il s'est mis à boire. A-t-il senti qu'il n'était finalement pas au niveau de sa femme ? Il en rajoute alors dans l'humiliation.



Romy et son mari Harry Meyen, le 2 juin 1967, à la première de Samy Davis Junior à l'Olympia de Paris.

Devant ses amis, il traite sa compagne de haut, la présentant comme une quasi analphabète, tout juste bonne à jouer des niaiseries au cinéma et à tenir son ménage. L'ami Curd Jürgens l'avait bien senti, lui qui leur avait dit avant le mariage : « L'un de vous deux doit descendre de cheval. » Pour Harry, les choses étaient claires : c'était à Romy de sacrifier sa carrière. Il peut d'autant moins lui imposer qu'il est en plein déclin.

Vers un nouveau départ

Le 21 février 1967, le père de Romy, Wolfgang Albach-Retty meurt. C'est une peine immense pour Romy, un vide qui prolonge un vide, l'occasion aussi de se poser des questions.

A-t-elle fait le bon choix ? Oui, elle aime Harry, oui, elle respecte son intelligence. Quelque chose en elle la force aussi à s'incliner devant lui, à supporter son arrogance, son paternalisme méprisant. Harry est d'origine partiellement juive.

Romy et son fils David, le 5 septembre 1968, pendant le tournage de* La Piscine, *près de Saint-Tropez.

Durant la guerre, il a passé deux ans dans un camp de concentration. Comme tant d'Allemands de sa génération, Romy en éprouve un grand sentiment de culpabilité. Elle a donné à son fils un prénom biblique, David, elle portera bientôt une étoile du même nom au cou. Mais le temps passe et il faut se rendre à l'évidence : Harry est devenu un raté, poursuivi par sa névrose d'échec. Grillé à Berlin, il décidera en 1969 de s'installer à Hambourg. Dommage pour Romy qui a toujours aimé Berlin. Harry retrouve les mêmes angoisses dans un cadre nouveau qui, très vite, se met à ressembler à l'ancien. Ses mises en scène du *Barbier de Séville* et de *Tannhaüser* seront des fiascos retentissants. Harry se noie dans les mots, dans l'alcool, et harcèle sa femme, tenaillé par une jalousie de plus en plus maladive.

Romy décide de faire son retour dans les studios pour tourner *Otley*, un petit thriller anglais, simple remise en jambes avant son vrai retour.

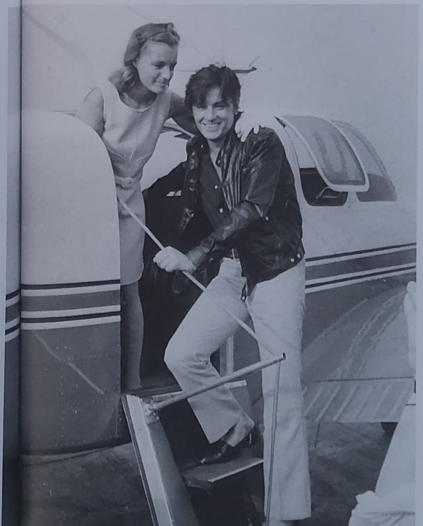
En 1968, Romy a repris contact avec Alain Delon depuis bientôt trois ans. Ils se parlent au téléphone, se tiennent

au courant de leurs vies respectives. Bons copains, sans plus. Alain a-t-il senti que son « ex » commence à s'ennuyer ferme dans sa vie de femme au foyer ? En tout cas, une occasion va se présenter à lui et il comprendra que l'affaire est aussi pour elle.

Le romancier et scénariste Alain Page a tiré la première version d'un scénario de son roman *La Piscine*. Une villa à Saint-Tropez, un couple heureux, Jean-Paul et Marianne, un vieil ami du couple, Harry qui vient leur rendre visite, accompagné de sa jeune fille, Penelope. Jean-Paul, qui ne parvient pas à oublier que Harry fut l'amant de Marianne, se venge en séduisant Penelope. L'histoire finit mal… Le scénario est proposé au réalisateur Jacques Deray qui est emballé.

Harry, David et Romy, en 1968, à Saint-Tropez.

Les choses traînent jusqu'à ce que Delon prenne connaissance du texte. Il n'hésite pas. Il veut le rôle de Jean-Paul. Maurice Ronet incarnera Harry et Jane Birkin sera Penelope. Reste le choix de celle qui jouera Marianne. On pense à Natalie Wood, à Angie Dickinson, à Monica Vitti, à Leslie Caron, à Delphine Seyrig, jusqu'à ce que Delon suggère le nom de Romy.



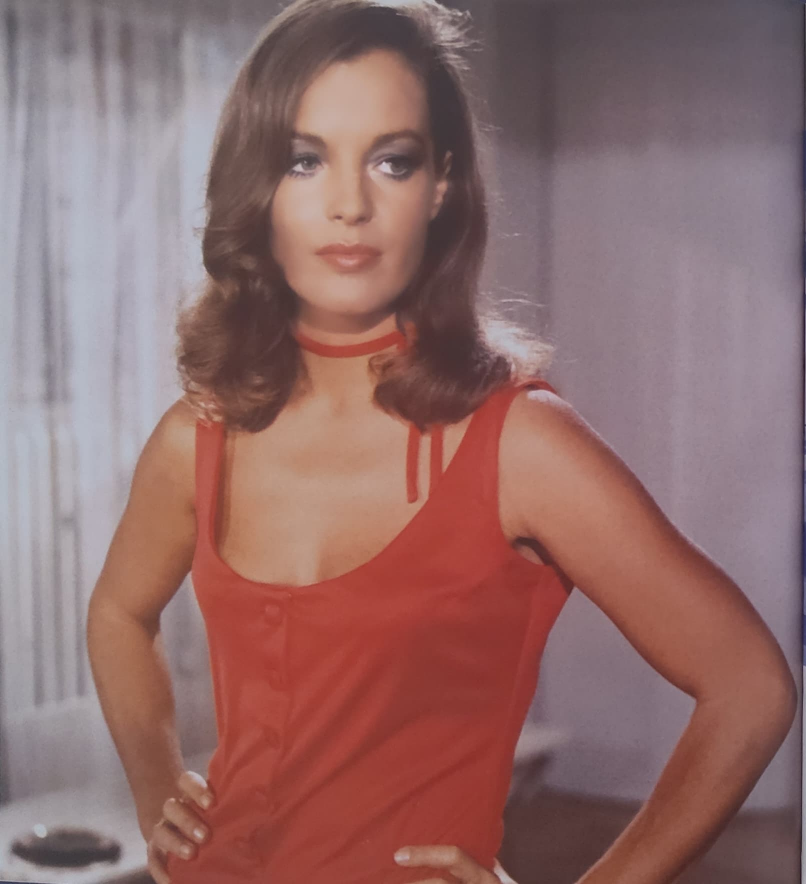
Gérard Beytout, le producteur, se récrie : Schneider est une *has been*, elle ne fait plus une entrée. Delon insiste et menace de se retirer du projet si on ne la prend pas. Dans ces conditions… Le 12, Alain vient chercher Romy à l'aéroport de Nice. Romy sort de l'avion en robe jaune, Alain l'attend sur le tarmac, en chemise noire et blouson léger de la même couleur. Flashes, micros. « Alors, Alain, vous êtes ému », demande un journaliste. « C'est normal, répond celui-ci, vous ne trouvez pas, non ? Vous êtes vous-même ému en tenant ce micro ! ».

Le tournage commence tambour battant. Premières images : au bord de la piscine, Marianne (Romy) demande à Jean-Paul (Alain) : « Gratte-moi le dos. » Il s'exécute. « Ah, personne ne le fait comme toi… », dit-elle dans un souffle.

Le film est un gros succès. Mise en valeur par le cadre de la Côte d'Azur, la beauté épanouie de Romy subjugue de public. Sa carrière est relancée. Grâce à Alain…

Alain exigea que Romy joue dans La Piscine. *Il vint ensuite l'accueillir à Nice devant une meute de journalistes.*

La plastique parfaite de Romy contribuera grandement au triomphe de La Piscine.



Romy, actrice centrale du cinéma français.
À gauche, dans le film de Claude Sautet,
Max et les ferrailleurs.
Ci-dessus, simple et élégante à la fois, devant
le Carlton, elle assiste au Festival de Cannes 1969.

LA STAR DES ANNÉES 1970

Dans l'eau bleutée d'une piscine en Provence, Romy a pris un bain lustral. Elle s'est comme lavée de toute une époque de doutes et d'atermoiements, elle est prête maintenant à affronter « sa » grande période. Si les années 1950 furent celles de Sissi, la décennie suivante fut pour elle, à quelques belles exceptions près, un temps d'impasses et de repli.

Avec le succès de *La Piscine* qui inaugure son deuxième parcours de gloire, Romy comprend que sa place se trouve dans un certain cinéma : en France et avec des réalisateurs qui sauront exploiter sa formidable capacité d'émotion pour faire d'elle une vedette populaire et de qualité.

Une fois le film de Jacques Deray achevé, elle retourne en Allemagne retrouver David, son fils qu'elle adore, Harry, son mari qu'elle aime encore, et Magda, sa mère, seule pour un temps après la mort de Blatzheim, son second mari, et qui, malgré

Les choses de la vie ***de Claude Sautet en 1969***

tout ce qui les a opposées, demeure une référence et une confidente pour sa fille.

En 1969, Romy débute l'année avec un réalisateur américain de seconde zone, John Newland, sous la direction duquel elle joue dans un film aussi médiocre que glauque, *L'Inceste*. Il n'y a rien à faire, Romy n'a pas beaucoup de chance avec le cinéma anglo-saxon – mis à part deux collaborations avec Orson Welles et Otto Preminger. Elle va bientôt rencontrer « son » metteur en scène, celui qui l'a fait star en la comprenant complètement et en lui offrant les films adaptés à son talent et à sa personnalité.

La scène se passe au mois de mars 1969 dans les studios de Boulogne-Billancourt. Romy travaille au doublage en anglais et en allemand de *La Piscine*. Dans un coin du studio, un homme la regarde, fasciné. Claude Sautet a 45 ans, mais ce n'est pas encore un réalisateur confirmé. Il a suivi le parcours balisé du métier : une école de cinéma, un court-métrage en 1950, *Nous n'irons plus au bois*, l'assistanat de plusieurs réalisateurs, dont Louis Daquin, Robert Dhéry et Georges Franju, puis enfin

Un beau couple de cinéma. Le réalisateur Claude Sautet et son actrice principale viennent d'apprendre que leur film* les Choses de la vie *a reçu le prix Louis-Delluc, le 10 janvier 1970.

la réalisation. Il a tourné *Classe tous risques* en 1959, un film policier tiré d'un roman de José Giovanni. Lino Ventura, qui a toujours apprécié Sautet, en est la vedette. Un bon film, mais qui aura la malchance de sortir une semaine après *À bout de souffle* de Jean-Luc Godard, dont l'énorme

Michel Piccoli embrassant Romy dans Les Choses de la vie.

succès l'éclipsera. Sautet attendra six ans pour réaliser son deuxième film, toujours avec Lino en vedette, *L'Arme à gauche*, un huis clos dans la cale d'un bateau. C'est un échec complet. Sautet retourne alors à l'activité qu'il pratique en parallèle depuis des années, scénariste et conseiller d'autres réalisateurs, ce qui lui permet de rencontrer beaucoup de monde, dont Jacques Deray, le réalisateur de *La Piscine*.

Quelques mois plus tôt, l'écrivain Paul Guimard avait sorti un nouveau roman, *Les Choses de la vie*, inspiré par sa propre expérience : un accident automobile grave et le film de la vie qui repasse… Le livre intéresse le producteur Raymond Danon qui met aussitôt au travail le scénariste Jean-Loup Dabadie. En quête d'un réalisateur, Danon demande conseil

NULLE N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS

Romy ne le cachait pas : « En Allemagne, quoi que je fasse, on me le reprochera ». À l'inverse, elle n'hésitait pas à proclamer : « Je sais pourquoi je suis revenue ici, en France. Je le sens bien, je suis chez moi ». Elle savait que, de ce côté du Rhin, on la comprenait, à l'instar d'un Claude Sautet disant d'elle : « Il y avait tant de souffrance chez elle, tant de mal-être ».

à Claude Sautet. Celui-ci est aussitôt séduit par le projet. La cohérence du travail de Dabadie l'inspire : « Cette espèce d'hésitation, dira-t-il plus tard, entre deux vies, deux femmes, cette vulnérabilité, tous ces éléments que je n'arrivais pas à faire aboutir de mon côté. »

C'est donc Sautet qui fera le film. Il pense déjà à Michel Piccoli pour le rôle de Pierre, l'homme qui va se tuer au volant. Léa Massari, l'Italienne du cinéma français des années 1970, incarnera l'épouse. Mais qui interprétera la maîtresse ? Danon pense à Romy Schneider. Il en parle à Deray qui organise une rencontre entre Romy et Sautet. C'est l'acte de naissance d'un couple de cinéma, mieux, DU couple du cinéma français des années 1970.

Sautet parle d'« hésitation », de « vulnérabilité ». Or, personne mieux que Romy n'exprimera ces attitudes, n'incarnera avec autant d'émotion cette recherche désespérée de l'amour, ce besoin éperdu de bonheur et cette conscience suraiguë de ce qui le menace aussitôt qu'on croit l'avoir trouvé. Le tournage s'effectue dans les meilleures conditions. « Avec Claude, déclare Romy, je vis une histoire d'amour professionnelle, riche et intense, ce qui est très rare dans la vie d'une actrice. » Sautet l'appelle « Rominette », et Piccoli, pour rire, « l'Autre-Chienne », pour l'Autrichienne. On s'amuse, on boit sec le soir après le tournage, mais on travaille ferme – le réalisateur sommant Romy de s'y remettre d'un tonitruant : « Allez la Boche, au boulot ! »

Succès public et critique, le film est couronné par le prix Louis-Delluc 1969. La bande originale, *La Chanson d'Hélène,* composée par Philippe Sarde sur des paroles de Dabadie, interprétée par Romy et Piccoli, est dans toutes les oreilles.

En 1970, le couple Sautet-Schneider frappe à nouveau. Ce sera *Max et les Ferrailleurs,* un retour de Sautet au polar, avec encore Piccoli dans l'équipe. Romy y joue un rôle de prostituée au grand cœur manipulé par un inspecteur de police pervers – Piccoli – qui finit par tomber amoureux d'elle. Le film ne connaît pas un succès retentissant, mais est apprécié des amateurs. Les dialogues, signés Sautet, Dabadie et Claude Néron, permettent à Romy de s'exprimer, comme actrice et comme femme. Ainsi, lorsqu'elle dit dans le film à son amant régulier, un petit voyou sans envergure «je ne peux pas passer toute ma vie avec un homme résigné», ceux qui la connaissent pensent à ce qu'elle vit alors avec Harry Meyen, son mari, en pleine déconfiture professionnelle et alcoolique. Lorsqu'il venait rejoindre sa femme en tournage

Romy en compagnie de Bobby Lapointe et de Michel Piccoli à la première de* Max et les Ferrailleurs, *le 12 mars 1970.

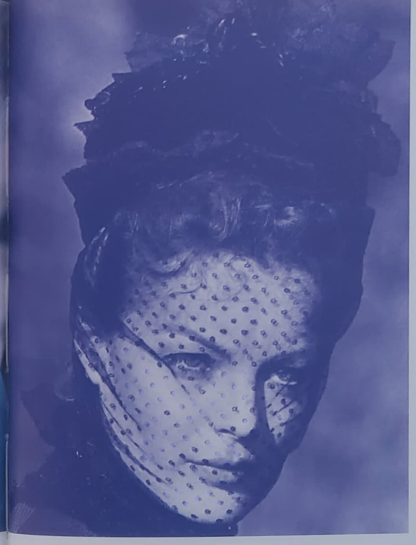
à Paris et qu'il l'accompagnait le soir dans des soirées brillantes avec Sagan, Piccoli, Montand ou Gréco, tous constataient son effacement. Certes, il ne parlait pas français, mais Romy ne prenait pas la peine de lui traduire et il avait l'air si absent, si perdu… Tous se doutaient déjà que «Monsieur Schneider» était condamné à terme.

Les scrupules d'une actrice

Elle participe ensuite à deux projets prestigieux, mais qui ne seront pas vraiment aboutis. Le premier, *L'Assassinat de Trotski,* sous la direction de Joseph Losey, le second, *Ludwig ou le Crépuscule des dieux,* dirigé par Luchino Visconti. Dans les deux cas, pour Romy, c'est la fin d'un cycle : les dernières fois qu'elle joue au côté d'Alain et sous la direction de «Luca». Pour *Ludwig,* la fin est à double sens, puisque Romy y interprète Élisabeth d'Autriche, autrement appelée Sissi, aux côtés de Helmut Berger, Trevor Howard et Silvana Mangano. Hélas, le film, malgré le jeu de Romy, n'a pas la magie qu'on pouvait en attendre, d'autant qu'il a souffert d'un montage aberrant réalisé en dehors du contrôle de Visconti. Par la suite, le film a été remonté. Décidément, le destin professionnel de Romy est en France. Comme son destin personnel.

Durant le tournage de *Ludwig,* Romy est de plus en plus préoccupée par sa relation avec son mari, Harry Meyen. Sur le plateau, elle est souvent au bord de l'explosion. Elle craint de couler avec Harry.

Romy en prostituée au grand cœur dans* Max et les Ferrailleurs, *de Claude Sautet, où elle retrouve Michel Piccoli.



Quinze après, Romy retrouve Sissi, mais, cette fois, avec « Luca », ainsi qu'elle appelait Luchino Visconti, qui met en scène* Ludwig ou le crépuscule des dieux. *Avec Helmut Berger dans le rôle de Louis II de Bavière.

Romy propose alors à son époux de venir s'installer avec elle à Paris, mais cette ultime tentative de sauvetage de leur mariage tourne court. Elle sait à présent que leur séparation est inéluctable. Harry le sait aussi, alors il s'accroche à l'enfant, l'otage habituel des couples à la dérive. De plus, il a derrière lui un appui de poids, celui de la presse allemande qui n'a jamais cessé d'avoir « la » Schneider en ligne de mire. Après avoir « trahi » son pays pour Delon, Romy Schneider s'apprête à enlever son enfant allemand pour l'installer en France. Et ce n'est pas tout.

Au cœur du scandale

Au printemps de 1973, Romy signe dans le magazine *Stern* un manifeste – à l'instar de ce qui avait été fait en France, deux ans auparavant, dans *Le Nouvel Observateur* – de personnalités féminines allemandes déclarant qu'elles ont déjà subi un avortement et qu'il est temps de légaliser l'IVG dans le pays. Chauffée par une partie de la presse, l'opinion rend Romy responsable du scandale. Le tribunal de Hambourg entame une action contre l'actrice – elle encourt jusqu'à cinq ans de prison. Heureusement, Romy a un ami très haut placé, un certain Willy Brandt… qui est chancelier. Cela suffira à calmer les choses. Pour Harry, l'affaire est profitable. La presse hausse encore le ton, sur le thème : comment confier un enfant, qui plus est à l'étranger, à une femme qui déclare publiquement s'être faite avorter ? Romy ne se démonte pas pour autant. Elle payera. Elle avait déjà déboursé des sommes énormes pour qu'Harry puisse divorcer d'avec sa femme précédente. Elle cesse la vie commune avec ce dernier en 1972 et obtiendra le divorce en 1975. Cette fois, il lui en coûtera 1,5 million de marks. Peu importe. Elle est libre, et David est avec elle, le reste ne compte pas. D'une façon générale, le rapport de Romy à l'argent a toujours été très distant. Elle en a gagné tellement et si jeune que pour elle cela n'a pas grande signification.

Cinq films vont marquer les années 1970 version Romy. Ils expriment la France de ces années-là, que ce soit dans la description fidèle de la société d'alors,

façon Sautet, dans le lyrisme désespéré d'un Zulawski ou dans l'évocation des souvenirs de la Seconde Guerre mondiale – que l'on commençait à considérer avec un œil neuf après la sortie de grands documentaires historiques comme *Le Chagrin et la Pitié*, en 1969, ou *Français, si vous saviez*, en 1972.

La série s'ouvre en 1972 avec *César et Rosalie*. Rosalie (Romy) vit avec César (Yves Montand), un riche ferrailleur. À l'occasion d'un mariage, Rosalie tombe sur une vieille connaissance, disparue depuis des années, David (Samy Frey), créateur de bandes dessinées, aussi discret et délicat que César est gouailleur et

rentre-dedans. Fidèle au principe d'hésitation entre deux vies et deux amours cher à Sautet, le film décrit le va-et-vient de cette femme entre ces deux hommes si différents l'un de l'autre, et qu'elle aime pareillement. Au scénario, on retrouve l'équipe gagnante, Sautet, Dabadie et Néron. Pour la distribution, il n'a pas été facile de convaincre le grand Montand qui craignit un moment d'altérer son image de séducteur viril dans ce rôle de cocu. Romy, pour sa part, a tout de suite adhéré au projet, avouant : « Cette femme, ce n'est pas moi, mais j'aimerais beaucoup lui ressembler. » Un cri du cœur, assurément.

Le film connaît un succès mérité et reçoit le Grand Prix du cinéma 1972. Le critique Claude Beylie explique cette réussite : « L'œuvre est d'autant plus poignante que le pathétique y couve jusqu'au bout sous la cendre du quotidien ; des petits riens additionnés composent un tout singulièrement harmonieux et cohérent. » Quant à Romy, elle devient définitivement une star populaire. Ce que Sautet résume

Pour la troisième fois, Romy tourne en 1972 sous la direction de Claude Sautet en compagnie d'Yves Montand et de Sami Frey.

par cette phrase : « Elle avait beau avoir l'aristocratie de la manière, Romy, c'était un personnage populaire. »

Dans l'immédiat, Romy a besoin d'un homme… à tout faire. Quelqu'un capable de tenir son secrétariat, de conduire sa voiture – Romy a toujours détesté tenir un volant – capable, en fait, de mettre

Romy et Samy Frey dans César et Rosalie : *un couple de cinéma qui joue atout cœur…*

un peu d'ordre dans sa vie quotidienne, car Romy vit au jour le jour. Le producteur Raymond Danon connaît quelqu'un qui correspond au profil demandé. C'est un garçon de 23 ans qui a parcouru l'Amérique de long en large et qui a déjà mis un pied dans le monde du cinéma, en entrant à la LIRA-Films, une société co-fondée par Lino Ventura. Il s'appelle Daniel Biasini, il présente bien, il est embauché. Très vite, le petit David s'attache à ce jeune homme, dont il sent qu'il est alors dans un rapport sain,

simple, non amoureux avec sa mère. D'autant que les parents de Daniel sont également présents. David les considérera vite comme des grands-parents supplémentaires, et tout ce petit monde se retrouvera régulièrement le dimanche, dans la maison des Biasini à Saint-Germain-en-Laye, dans cette banlieue cossue de l'ouest parisien.

Sur le plan professionnel, l'année 1973 est marquée par trois films. Il y a d'abord *Un amour de pluie*, dirigé par le vieux copain Jean-Claude Brialy. Il y a ensuite *Le Mouton enragé*, une comédie cruelle mise en scène par Michel Deville. Il y a surtout *Le Train*, d'après un roman de Georges Simenon, sous la direction de Pierre Granier-Deferre. Durant l'exode de 1940, des réfugiés fuient dans un wagon de marchandise.

Un amour furtif naît entre un homme (Jean-Louis Trintignant), qui cherche à retrouver son épouse enceinte, et une femme un peu mystérieuse (Romy), dont on apprend qu'elle est une réfugiée allemande juive. C'est une occasion pour Romy d'exprimer à l'écran sa mémoire troublée d'Allemande face au drame de la Shoah.

En 1972, Daniel Biasini entre au service de Romy en tant que secrétaire particulier. Il l'épousera trois ans plus tard.

1974 restera pour Romy l'année de *L'important, c'est d'aimer*, dirigé par Andrzej Zulawski, metteur en scène et écrivain. Ancien assistant d'Andrzej Wajda, le géant

Avec Jean-Louis Trintigant dans Le Train, *d'après Georges Simenon, sous la direction de Pierre Granier-Deferre.*

du cinéma polonais, Zulawski est un spécialiste des situations paroxystiques et de la description des sentiments humains poussés à leurs extrêmes. Tiré du roman de Christopher Frank, *La Nuit américaine*, le film montre le désarroi sentimental et artistique d'une comédienne ratée, Nadine Chevalier (Romy), face à son mari Jacques (Jacques Dutronc), un cinéphile charmant et pathétique, et à un photographe aussi beau que tourmenté, Servais Mont (Fabio Testi). Le tout sur fond de truanderies, de pornographie et de spectacle d'avant-garde condamné d'avance à l'échec. Ce mélange détonnant, servi par d'excellents seconds rôles, tels Claude Dauphin ou Klaus Kinski, permet à Romy d'exprimer avec une intensité presque insupportable la profonde angoisse et le besoin d'amour qui sont sa marque de fabrique. Fabio Testi dira plus tard : « Elle était incroyable. Une actrice formidable parce qu'elle pouvait tout faire. Quand on voyait les rushs le soir, c'était quelque chose d'unique. » Elle obtiendra pour son rôle le César 1976 de la meilleure actrice. Le public comme la critique se montrent toutefois divisés, les uns enthousiastes, les autres ennuyés ou déstabilisés devant cette œuvre magnifique, baroque, mais malsaine et parfois à la limite du supportable. La violence du rôle de Nadine Chevalier a-t-elle contribué à déstabiliser encore davantage Romy dans sa vie personnelle ? Certains le pensent, comme Alain Delon : « Quand elle l'a tourné, elle était déjà en train de mourir. Les drames de sa vie rejaillissaient à l'écran. » Il est vrai que, pendant le tournage, Romy dut être hospitalisée quelques jours, littéralement à bout physiquement et moralement. Daniel Biasini prit alors les choses en main, s'occupant du transport en clinique de l'actrice puis veillant avec attention sur le petit David.

Romy Schneider et Fabio Testi dans **L'important c'est d'aimer**, *d'Andrzej Żulawski.*

Cet épisode contribua sans doute à rapprocher encore un peu plus le secrétaire particulier de sa patronne, si bien qu'à l'été 1975, dans le cadre propice de Saint-Tropez, ils deviennent amants. Le divorce de Romy avec Harry Meyen ayant été enfin prononcé, Daniel Biasini est officiellement présenté à Magda, la mère de Romy, et le mariage, organisé à Berlin, le 18 décembre 1975.

1975 n'est pas seulement une année de stabilisation personnelle pour Romy, elle est marquée aussi par un film important dans lequel, là encore, l'actrice donnera

Romy et Philippe Noiret auront le grand plaisir de voir Le Vieux fusil obtenir le César 1976 du meilleur film et, pour ce dernier, le César du meilleur acteur masculin.

beaucoup d'elle-même. C'est *Le Vieux Fusil*, tourné sous la direction de Robert Enrico, avec Philippe Noiret. Conçu, en collaboration avec Enrico et Claude Veillot, par Pascal Jardin, lui-même fils d'un des hiérarques du régime de Vichy, le scénario a été inspiré par le massacre du village d'Oradour-sur-Glane, en juin 1944, par une division SS. Il raconte l'histoire d'un médecin humaniste et résistant (Philippe Noiret) qui fait évacuer sa femme (Romy) et sa fille de Paris dans un village où sa famille possède un vieux château. Apprenant que sa femme a été violée, puis massacrée comme sa fille avec le reste des habitants, il s'y rend et, armé d'un fusil de chasse, lui qui connaît tous les passages secrets de ce village médiéval abat un à un tous les soldats allemands encore stationnés là. Pour Romy, en tant qu'Allemande, c'est là un rôle clé, une sorte d'expiation. Elle y mit tant d'énergie, notamment pour la scène du viol, qu'elle blessa l'un des comédiens jouant un soldat allemand. Toutes les personnes présentes au tournage se rappellent les cris épouvantables que Romy poussa lors de ce passage terrible. Philippe Noiret dut prendre Romy dans ses bras après la scène et la laissa ainsi longuement pleurer contre lui. Tout le plateau avait compris. Romy avait sorti du plus profond d'elle-même, non seulement la souffrance inouïe que ressent une femme violée, mais aussi sa culpabilité d'Allemande représentante d'une génération non impliquée dans les horreurs du nazisme, mais horrifiée par ce qu'avaient pu commettre ses aînés.

Le Vieux Fusil reçoit le César 1976 du meilleur film et Philippe Noiret, celui du meilleur acteur. C'est décidément la cuvée Romy, qui, de son côté, reçoit celui de la meilleure actrice, pour son rôle dans *L'important, c'est d'aimer*.

Oui, Romy est la reine du cinéma français. Cependant, elle le dira elle-même, elle aura eu quatre maîtres en cinéma, dont un seul français : Visconti, Welles, Zulawski et Sautet. Et elle considérait Visconti comme le plus grand des quatre.

En 1976, Romy joue dans trois films. *Une femme à sa fenêtre*, où elle retrouve Pierre Granier-Deferre et Philippe Noiret,

Mado, de Claude Sautet, mais pour une simple participation amicale, et *Portrait de groupe avec dame*, d'après l'œuvre du prix Nobel allemand de littérature, Heinrich Böll.

L'année suivante, Romy fait relâche. Elle se concentre sur sa vie personnelle et donne le jour, le 21 juillet 1977, près de Saint-Tropez, à une petite fille, qui lui ressemblera d'une façon extraordinaire et qu'elle prénomme Sarah – encore un prénom biblique. Son bonheur semble complet, sa vie apaisée. Ce n'est qu'une illusion…

En 1978, outre une production internationale, *Bloodline*, dirigée par Terence Young, qui n'aura d'autre intérêt que sa distribution prestigieuse – Audrey Hepburn, Ben Gazzara, James Mason, Irène Papas, Maurice Ronet, Omar Shariff –, Romy entame ce qui va être son dernier film avec Claude Sautet, *Une histoire simple*. Une histoire simple, en effet, celle de Marie, une femme ordinaire, dessinatrice industrielle, mère divorcée d'un adolescent, prise à nouveau entre des amours contradictoires, celui pour Serge (Claude Brasseur),

dont elle se sépare, et celui pour son ex-mari Georges (Bruno Cremer), dont elle décide de garder l'enfant conçu lors d'une brève reprise de leurs relations intimes. Les dialogues, écrits à nouveau par Jean-Loup Dabadie, semblent calqués sur l'existence réelle de Romy. Comment ne pas penser aux épreuves qu'elle traverse quand son personnage de Marie dit : « Je n'arrive pas à avoir un homme et un enfant en même temps. Plus ça va, plus je me dis que c'est pas grave… » ? Le film est un succès. Un de plus.

Dans le couple Biasini, l'ambiance vire à l'orage. Petit à petit, Romy en arrive à considérer son deuxième mari comme un gigolo, un gaspilleur de l'argent gagné par sa femme alors qu'elle rêve, en dehors des plateaux, d'une vie simple et tranquille. Vrai ou faux ? On le sait, Romy prend facilement la mouche. Or, Daniel Biasini n'est pas qu'un noceur dépensier. Il s'est toujours beaucoup occupé de

LA STAR DES ANNÉES 70

Au côté de Bruno Crémer, Romy joue une nouvelle fois la partition de l'indécision amoureuse dans* Une histoire simple, *en 1978, sous la direction de Claude Sautet.

David, il écrit aussi et a proposé à Claude Sautet un scénario sur un jeune homme perdu dans la délinquance et la toxicomanie et sur ses rapports avec son père. Le thème accroche tout de suite le réalisateur qui décide d'en tirer un nouveau film. Mise au courant, Romy constate que le projet se fera sans elle. Et pour cause. Le scénario tourne autour d'un homme dans la trentaine (Patrick Dewaere). Le rôle féminin est logiquement réservé à une femme plus jeune qu'elle (Brigitte Fossey). Pourtant, Romy le prend mal, et c'est le début de la fin.

Le 15 avril 1979, Harry Meyen, son ex-mari, se suicide à Berlin.

Le 15 octobre 1980, *Un mauvais fils*, le film de Sautet, sur un scénario de Daniel Biasini, sort sur les écrans, sans le nom de Romy au générique.

Au printemps 1981, la procédure de divorce est engagée entre Romy et Daniel.

Après la disparition de Romy, Alain Delon dira : « on me comprendra peut-être pas, mais j'attendais sa délivrance car elle souffrait trop. »

UNE ÉTOILE S'ÉTEINT

Au cimetière Zentralfriedhof de Vienne, on enterre Rosa Albach-Retty, morte dans sa 106e année, le 26 août 1980. Alors que toute l'Autriche salue la mémoire de cette incomparable comédienne, qui a marqué si fortement et pendant tant d'années le théâtre de son pays, Romy et son frère Wolf-Dieter pleurent la perte de cette grand-mère hors norme.

La mort se rapproche de Romy. Visconti est parti il y a déjà quatre ans, Harry, son ex-mari s'est suicidé l'année précédente, le scénariste et ami proche Pascal Jardin est décédé il y a à peine un mois. La nouvelle décennie débute sous de sombres augures.

En 1979, elle a joué, sous la direction de Bertrand Tavernier, dans un film au titre prémonitoire, *La Mort en direct*. Une œuvre curieuse qui montre l'agonie d'une femme atteinte d'une maladie incurable filmée par un journaliste dont les yeux cachent des micro-caméras. Tiré d'un roman de l'écrivain britannique, David Compton, le scénario de Tavernier met l'accent sur le côté voyeuriste et spectaculaire qui, selon lui, menace la société contemporaine. En ce qui concerne Romy, le propos vise juste. Celle-ci, qui s'est enthousiasmée pour le projet, déteste l'intrusion de la presse dans sa vie privée – elle en souffrira beaucoup dans un avenir proche.

Tourné à Glasgow, c'est un film dur, sans concession. Particulièrement pour Romy. Non maquillée pendant la plus grande partie des prises de vue, elle se donne avec une intensité rarement atteinte par elle jusque-là. À la sortie du film, la critique salue l'œuvre et le jeu de Romy, mais le public boude. Sujet trop austère, sans doute. On veut une Romy plus épanouie, davantage dans la séduction.

Auparavant, l'actrice avait joué dans *Clair de femme*, une œuvre où la mort est également très présente. Tiré du roman éponyme de Romain Gary, le film raconte l'errance d'un homme dont l'épouse, mourante, vient de lui annoncer qu'il va rencontrer une autre femme dont les traits lui ressembleront beaucoup. Dirigé par Costa-Gavras, avec Yves Montand comme partenaire, le film n'est pas l'un des plus marquants de la carrière de Romy. Il est toutefois symptomatique de l'état où elle se trouve. Funèbre et solaire à la fois.

Côté cour, la vie de Romy se décline également dans les couleurs sombres.

Avec Clair de femme, ***d'après l'œuvre de Romain Gary, Romy (ici avec Yves Montand) remporte, en 1979, un succès public, malgré les réserves de la critique.***

Elle a vendu sa maison de Ramatuelle pour se réinstaller à Paris. Le prétexte invoqué sont les études de David, désormais élève dans le secondaire, mais il s'agit surtout pour elle de fuir le face-à-face avec Daniel Biasini. Sa santé, non plus, n'est pas bonne, et elle abuse de l'alcool et des tranquillisants.

La Banquiere ***de Francis Girod avec Romy Schneider et Jean-Louis Trintignant 1980***

Son second mariage s'avère un échec et elle ne parvient pas toujours à reprendre le contrôle sur elle-même en vivant par procuration à travers ses rôles. « Aucun metteur en scène ne peut imaginer combien je me trouve seule devant la caméra », avoue-t-elle un jour.

Son angoisse croît encore lors du tournage de *La Banquière,* en 1980, sous la direction de Francis Girod, en

compagnie de vieux complices comme Trintignant ou Brialy. Le film relate l'aventure d'une banquière « progressiste » des années 1920, une femme libérée et positive s'il en fût. Cependant, Romy se sent plus mal que jamais et il faudra parfois toute la tendre autorité de Brialy pour la sortir de sa loge où elle s'enferme.

Comme par un fait exprès, elle s'investit ensuite dans un film dont le thème ne peut que la faire souffrir. Pour *Fantôme d'amour,* Dino Risi a quitté le ton de la comédie douce amère qu'il affectionne, celui des *Fanfarons* ou de *Parfum de femme,* pour un registre plus grave. Un riche avocat, interprété par Marcello Mastroianni, paie sa place dans le bus à une pauvre femme. Le lendemain, celle-ci se présente sous les traits d'une femme encore jeune et très séduisante, jouée par Romy. Cette personne lui apprend que la pauvresse de la veille est sa cousine. Mais l'avocat finit par apprendre que la cousine est morte depuis longtemps.

Le vieillissement, la mort, la folie, voilà des thèmes qui ne peuvent alors

Francis Girod, permet à Romy d'incarner, au-delà de ses problèmes intimes, un rôle positif de femme énergique.

que heurter violemment une Romy souvent malade et dont plusieurs proches ont récemment disparu.

C'est une chose courante dans la vie des acteurs, des actrices en particulier. Les metteurs en scène leur donnent des rôles correspondant non seulement à leur personnalité mais aussi aux

angoisses qu'ils traversent au moment où le film est tourné.

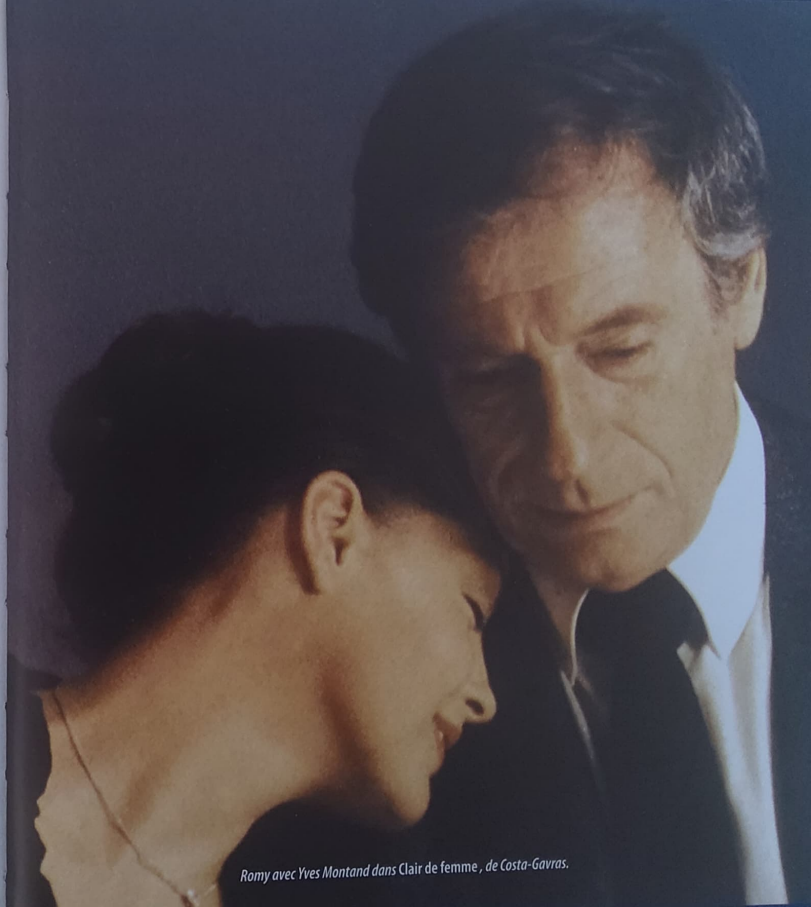
En mars 1981, Daniel Biasini emmène David pour un voyage à Los Angeles, afin de lui faire oublier l'ambiance étouffante d'un couple qui se déchire. Durant l'absence de son fils, celle-ci tourne dans *Garde à vue*, de Claude Miller.

Malgré les beaux rôles qui s'enchaînent, Romy peine à remonter la pente. Un jour, une douleur fulgurante la terrasse. Elle est emmenée à l'hôpital où on lui enlève un rein. Sa mère, Magda, est venue spécialement d'Autriche. Romy est très mal. On s'inquiète à son sujet. Jacques Rouffio l'attend sur le tournage de *La Passante du Sans-Souci*. Dans le même temps, David change de lycée pour se rapprocher de Saint-Germain-en-Laye et de la maison des parents Biasini. Il montre ainsi où est, pour le moment, sa vraie famille. Le 24 juin, amaigrie, fatiguée, Romy reprend le travail, pour assurer dans les studios de Boulogne la postsynchronisation de *Garde à vue*. Son fils est présent.

Il la regarde et, gentiment, lui signale certaines fautes de prononciation, puisqu'il parle français sans accent. Un moment de tendresse sans arrière-pensée. Un rayon de soleil dans une existence à vau-l'eau.

Le drame de David

Et puis c'est le drame. Le 5 juillet 1981, David rentre chez les parents Biasini après avoir assisté à une course de vélos où concourraient des amis à lui. Le portail est fermé à clef. David ne veut pas réveiller ces vieilles personnes pendant leur sieste, alors il escalade la grille entourant la maison. Il est agile, mais cette fois, il glisse et s'empale sur les pointes de la grille. L'intestin est touché. Il a la force de se traîner jusqu'à la maison et d'alerter les Biasini. Aux urgences de Saint-Germain-en-Laye, les médecins s'affairent. Romy et Daniel attendent dans le couloir. Bientôt, le médecin-chef Thierry Montariol vient annoncer l'horreur. David est mort, il avait 15 ans et demi.

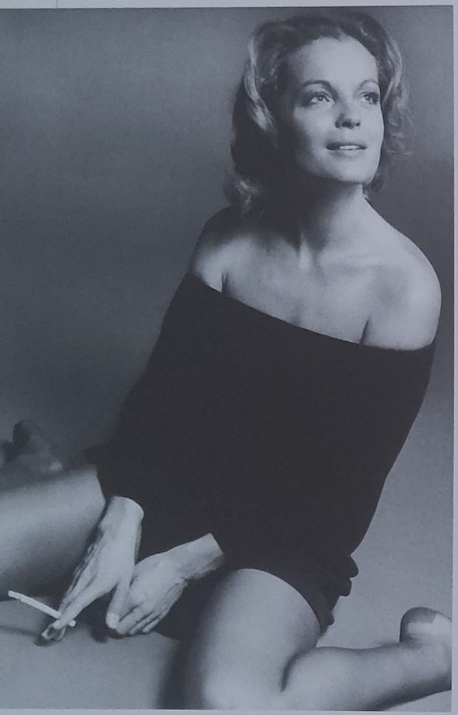


Romy avec Yves Montand dans Clair de femme *, de Costa-Gavras.*

Romy avec le jeune Wendelin Werner, dans La Passante du Sans-Souci, *sous la direction de Jacques Rouffio, d'après l'œuvre de Joseph Kessel. C'est le dernier film de Romy, peut-être le plus éprouvant aussi à jouer pour elle.*

L'enterrement est une épreuve de plus. Des photographes pousseront l'abjection jusqu'à prendre des clichés du cadavre de David sur une civière. Alain Delon convainc Romy de surmonter son désespoir et de reprendre sa vie publique. Le 8 septembre, on la voit ainsi à la première du nouveau film d'Alain, *Pour la peau d'un flic*, soutenue par celui-ci et par Mireille Darc.

Fin octobre 1981, Romy entame ce qui sera son dernier film, *La Passante du Sans-Souci*, sous la direction de Jacques Rouffio, d'après le roman éponyme de Joseph Kessel. Le projet mûrissait depuis un moment déjà. Lorsqu'elle avait lu le livre de Kessel, des années auparavant, Romy avait été emballée. Une histoire qui se déroule entre Berlin et Paris, entre les années 1930 et les années 1970, une dénonciation du nazisme et de l'antisémitisme. Elle ne voulait manquer ça pour rien au monde. Tous ces thèmes étaient tellement liés à sa propre existence.



Elle ne se doutait pas encore jusqu'à quel point, cela allait s'avérait juste. Elle en avait parlé à Jacques Rouffio, rencontré sur le tournage du *Trio infernal,* dont il avait écrit le scénario. Le projet arrive enfin à maturation. Le tournage est prévu pour le printemps 1981. L'opération du rein de Romy intervient alors. On pense alors à changer d'actrice. Rouffio s'y oppose et pour Romy, il ne saurait en être question. Puis est arrivé le drame de David. Elle ne renonce pas pour autant.

À l'automne, enfin, elle retrouve les sunlights et des vieux camarades comme le producteur Raymond Danon ou Michel Piccoli dans le premier rôle masculin, mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est le véritable chemin de croix que Romy va effectuer sous le regard de

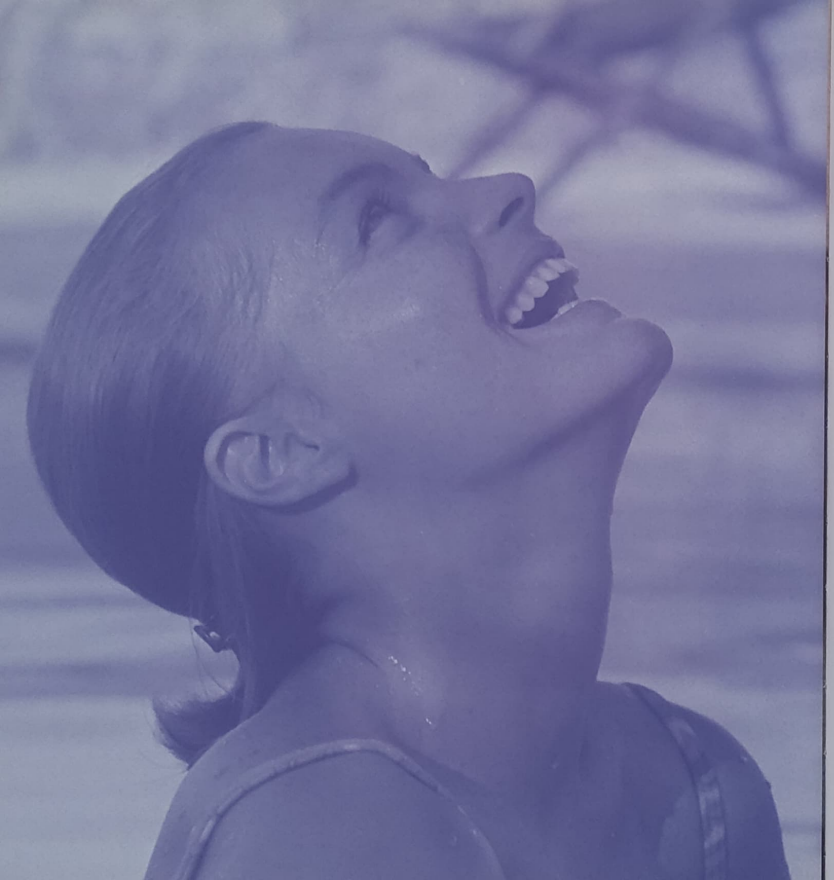
Romy et son incontournable cigarette.

la caméra. Le personnage clef de l'histoire est en effet un enfant d'avant-guerre, un adolescent juif allemand, martyrisé par les nazis et qui se retrouve en France, pris en charge par une chanteuse berlinoise (Romy), elle aussi menacée par la Gestapo. L'enfant, interprété par Wendelin Werner, a sensiblement l'âge qu'avait David au moment de sa mort – il deviendra plus tard un grand mathématicien, honoré par la médaille Fields. Durant le tournage, Romy s'effondre à plusieurs reprises, se reprend, et au final, elle est extraordinaire. La mise en scène se révèle très classique, sans audace artistique particulière, mais le film reste inoubliable grâce à la prestation de Romy. La frontière entre la femme et l'actrice est quasiment effacée. Le spectateur ne peut l'ignorer et scrute sur le visage bouleversant de l'actrice la détresse de la mère déchirée.

Le tournage du film s'achève à la fin de l'année 1981. Romy est partie en larmes, sans participer à la fête finale. Quelques jours auparavant, elle avait dit au jeune Wendelin combien elle avait été joyeuse quand elle avait son âge, puis elle lui avait offert une petite tortue, en guise de talisman.

Les premiers mois de 1982 sont une suite de moments optimistes et de crises de désespoir. Pendant la campagne de promotion de *La Passante du Sans-Souci,* Romy déclare en souriant : « Je voudrais être mémé à la campagne, avec mes fruits, mes arbres, avec ma fille… et vivre. » Elle a donné son accord pour un nouveau film sous la direction de Pierre Granier-Deferre, *L'Un contre l'autre,* avec Alain Delon comme vedette masculine. Elle a acheté une maison de campagne, dans les Yvelines, à Boissy-sans-Avoir. À Paris, elle a quitté son appartement de l'avenue Bugeaud, trop imprégné des souvenirs de David, pour un logement prêté par un ami producteur, rue Barbet-de-Jouy, sur la rive gauche, dans le 7e arrondissement.

Le 29 mai 1982, au petit matin, on y retrouve son corps inanimé dans



un des fauteuils du salon. La veille au soir, elle avait dîné au restaurant avec des amis, puis avait décidé, avant de se coucher, de faire un peu de courrier. La presse parle aussitôt de suicide et incrimine le juge Laurent Davenas, chargé de l'enquête, au motif qu'il n'a pas ordonné d'autopsie. Celui-ci s'en expliquera ainsi dans ses mémoires : « La règle veut qu'en cas de mort inexpliquée, une autopsie soit pratiquée. Mais ce corps, réduit par la démission de la vie à l'état de dépouille, je ne pouvais me résoudre à en faire une carcasse, palpée, manipulée, éventrée par les mains expertes d'un pathologiste… Je ne pouvais me résoudre à détruire le mythe, en faisant de la star une simple mortelle, et j'ai pris alors la décision de délivrer le permis d'inhumer. » Tout est dit. L'homme de loi a estimé que le mythe pouvait s'élever au-dessus de la règle.

Jean-Claude Brialy avait d'abord refusé d'aller voir le corps. Puis, il s'est résolu à accomplir cette dernière visite. « Et alors, raconte-t-il, j'ai vu une jeune fille de 20 ans, merveilleusement belle, qui dormait et souriait. Elle portait une robe de Saint-Laurent. On avait envie de la prendre dans les bras… Elle était écrasante. » Il précise aussi : « Elle vivait depuis trois ou quatre ans sans aucune drogue anxiolytique, mais prenait beaucoup de somnifères. Elle s'est empoisonnée petit à petit, jusqu'à ce que son cœur s'arrête. »

« Laisse-nous seuls… »

Alain Delon est alors arrivé dans la chambre mortuaire. « Il prend ma main, relate Brialy, et il pleure. Au bout de cinq minutes, il me dit : "Laisse-nous, laisse-nous seuls, elle et moi. Tu n'as plus rien à faire ici." Et je suis parti. »

Pour sa part, Delon raconte : « Pour moi, cela faisait longtemps que je ne l'avais vue aussi belle et sereine. C'est dur à dire, mais elle était délivrée, soulagée. On ne me comprendra peut-être pas, mais j'attendais sa délivrance, car elle ne pouvait plus vivre. Elle souffrait trop ».

Romy, souvent sereine ou souriante devant l'objectif des photographes, mais ô combien torturée par ses démons dans sa vie personnelle.

LE SOUVENIR DEMEURE

Romy Schneider avait choisi la France et les Français l'ont plébiscitée. Elle fut la vedette incontestable des années 1970, et depuis sa disparition, le 29 mai 1982, elle demeure profondément inscrite dans la mémoire nationale. Ainsi, un sondage pour *Paris Match*, en janvier 1981, la plaçait, avec Alain Delon, en tête des acteurs préférés des Français.

Celui-ci, avait déclaré à sa reine : « Tu vois, on est encore les meilleurs. J'espère que dans vingt ans, on sera toujours les numéros un. »

Pour Romy, le « Samouraï » ne s'était pas trompé. En 2000, un autre sondage indiquait que, pour 42 % des personnes interrogées, elle demeurait « l'actrice du siècle ». Six ans plus tard, nouvelle technologie oblige, une enquête pour le site Web *l'Internaute,* plaçait à nouveau Romy Schneider largement en tête du palmarès des « Actrices de toujours », à 47, 2%, devant Jeanne Moreau (12,3 %), Simone Signoret (11,8 %), Brigitte Bardot (7,6 %) et Annie Girardot (7,5 %).

Trois raisons essentielles peuvent expliquer cette présence exceptionnelle de Romy Schneider dans le cœur des Français, et qui tiennent à l'histoire de l'Europe, à la personnalité de l'actrice et à sa filmographie.

Née juste avant la Seconde Guerre mondiale d'une mère allemande et d'un père autrichien, Romy, passée l'époque des énormes succès de la série des *Sissi* va vivre en France la partie la plus marquante de son existence personnelle et professionnelle. Elle va ainsi symboliser la nouvelle Europe et la réconciliation franco-allemande.

Il y a aussi, et surtout, la femme, avec sa beauté inoubliable, ce regard unique, joyeux et triste à la fois, présent et absent, séducteur et insaisissable. Or, cette femme est une battante. Face aux triomphes comme aux drames, elle fait toujours preuve d'indépendance, quitte à le payer très cher. Plus que tout autre, Romy Schneider incarne les valeurs et les contradictions des années 1970, années de l'affirmation du « deuxième sexe ». La filmographie, enfin, de Romy, et particulièrement ses films avec le metteur en scène Claude Sautet, *Les Choses de la vie* (1969), *César et Rosalie* (1972) ou *Une histoire simple* (1978), s'impose encore de nos jours, par sa qualité comme par son adéquation avec la personnalité de l'actrice et avec l'esprit de la France d'alors.

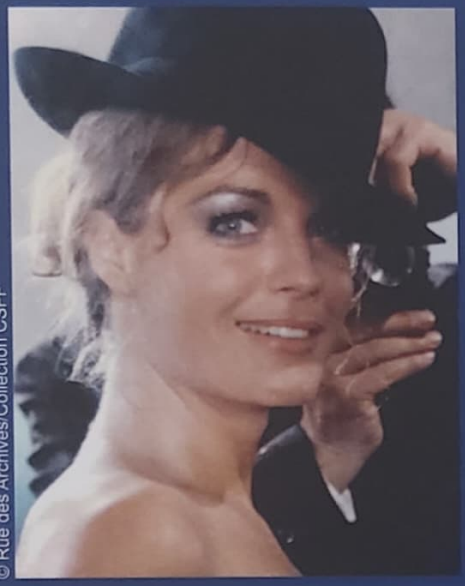
Romy, belle à jamais dans le souvenir de ses proches comme dans celui des spectateurs.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Camera Press/Gamma : p. 104/Sereny Eva. **Picture Alliance/DPA/Photoshot :** p. 17.
Rue des Archives : p.88-89/Jean-Pierre Fizet ; p. 64/Imago ; p.82, 83, 84, 92-93, 98, 99/Georges Pierre ; p. 23, 36, 90, 100/Claude Schwartz ; p. 43, 106/Sven Simon/Imago.
Rue des Archives/AGIP : p. 11, 33, 37, 48, 51, 54-55, 57, 60, 61, 65, 66, 68, 69, 73, 75, 78.
Rue des Archives/BCA : 9, 13, 16, 19, 42, 47, 49, 53, 62-63, 70-71, 79, 81, 111.
Rue des Archives/CSFF : p. 8, 18, 24-25, 28, 34, 35, 38-39, 45, 59, 74, 80, 86-87, 97, 101, 108.
Rue des Archives/Ital : p. 31. **Rue des Archives/RDA :** p. 22, 30, 46, 76. **Sipa Press :** p. 102-103.
Starstock/Photoshot : p. 6. **Suddeutsche Zeitung/RDA :** p. 10-11, 14, 15, 20, 21, 27, 41, 52, 85.
Visual Press Agency : p. 94

UNE VIE DE LÉGENDE

ROMY SCHNEIDER



© Rue des Archives/Collection CSFF

Romy Schneider devient mondialement célèbre à dix-sept ans en incarnant au cinéma Sissi, l'impératrice d'Autriche. Victime de ce succès écrasant, la jeune femme décide de prendre du recul et s'installe à Paris afin de donner un nouveau souffle à sa carrière. Les rencontres s'enchaînent, Alain Delon, Visconti, Clouzot, Sautet…

Une filmographie éblouissante, marquée par des films comme *La Piscine*, *Le Vieux fusil*, *César et Rosalie*, *Ludwig ou le crépuscule des dieux*, *L'important c'est d'aimer*… et tant d'autres, fait d'elle l'une des actrices les plus populaires du cinéma français. Pourtant, cette femme toujours en quête de perfection et d'amour ne sera pas épargnée par la vie, jusqu'à sa mort prématurée qui laissera un vide immense. Un destin tragique pour une femme passionnée.

© Harcourt

HENRY-JEAN SERVAT a débuté sa carrière de journaliste en tant que reporter au *Midi Libre*, puis comme critique théâtral pour *Libération*. Devenu le « confident des stars » et grand reporter, il tient régulièrement des chroniques dans des émissions sur France Télévision.

5 414306 107700 00030

Prix France TTC : 5,90 €
Prix Bel. / Lux. : 6,90 €
Prix CH : 10 FS

Photo de couverture : © Eva Sereny/Camerapress/Gamma

MONDADORI